

Julio Cortázar

L'homme à l'affût

À la mémoire de Charlie Parker

*Traduit de l'espagnol
par Laure Guille-Bataillon*

Gallimard

Fils d'un consul argentin en Belgique, Julio Cortázar est né en 1914 à Bruxelles mais a passé son enfance et son adolescence à Buenos Aires en Argentine. Ses premiers écrits sont dans la tradition de Jorge Luis Borges, même si le fantastique y est plus inquiétant, comme dans *Bestiaire* en 1951. Exilé pour des raisons politiques, il s'installe à Paris. Enseignant, puis traducteur à l'Unesco, il a vécu plus de trente ans en France, pays dont il a pris finalement la nationalité. Son talent de conteur fait de lui un maître de la nouvelle : en 1956, paraît le recueil *Fin du jeu*, puis en 1958 *Les armes secrètes*, et en 1966 *Tous les feux le feu*. Entre rêve et réel, Cortázar expérimente des combinaisons narratives. *Marelle*, en 1963, est construit selon les règles de ce jeu. En 1974, il reçoit le prix Médicis pour son roman, *Livre de Manuel* : Manuel est un bébé latino-américain de Paris. Ses parents et leurs amis s'efforcent de lui bâtir un monde plus humain, plus riche, mais surtout plus drôle. Ils lui fabriquent un livre de lecture où se côtoient les informations les plus variées, allant du sinistre à l'insolite, car ces révolutionnaires tiennent avant tout à garder le sens de l'humour... Cortázar prend part au combat politique en signant de nom-

breux articles sur le Salvador et le Nicaragua. Il est mort à Paris le 12 février 1984.

Julio Cortázar s'impose parmi les plus grands écrivains de la littérature latino-américaine moderne et laisse une œuvre où les convictions côtoient l'onirisme et l'humour.

In memoriam Ch. P.

Sois fidèle jusqu'à la mort.

Apocalypse, II, 10.

O make me a mask.

Dylan Thomas.

Dédée m'a téléphoné dans l'après-midi pour me dire que Johnny n'allait pas bien et je suis tout de suite passé le voir. Johnny et Dédée vivent depuis quelque temps dans un hôtel de la rue Lagrange, une chambre au quatrième étage. Rien qu'à voir la porte de la chambre, je devine que Johnny est dans la pire misère, la fenêtre donne sur une cour noire et, à une heure de l'après-midi, il faut allumer si l'on veut lire le journal ou voir à qui l'on parle.

Il ne fait pas froid mais je trouve Johnny enveloppé dans une couverture et calé au fond d'un fauteuil galeux qui perd de tous côtés de grands morceaux d'étoffe jaune. Dédée a vieilli et cette robe rouge lui va très mal, c'est une robe de travail faite

pour les lumières de la scène ; dans cette chambre d'hôtel ça devient une espèce de caillot répugnant.

– L'ami Bruno est fidèle comme la mauvaise haleine, a dit Johnny en guise de salut et en remontant ses genoux jusqu'au menton. Dédée m'a approché une chaise et moi j'ai sorti un paquet de gauloises. J'avais bien un flacon de rhum dans ma poche mais je ne voulais pas le montrer avant de savoir un peu où ils en étaient. Ce qui me gênait le plus, je crois, c'était l'ampoule qui pendait du plafond au bout d'un fil noir de chiures de mouches, comme un œil arraché. Après l'avoir regardée une ou deux fois en mettant ma main en écran devant mes yeux, j'ai demandé à Dédée si l'on ne pouvait pas éteindre, si le jour venant de la fenêtre n'était pas suffisant. Johnny suivait mes mots et mes gestes avec une grande attention distraite, comme un chat qui vous regarde fixement mais qui pense visiblement à autre chose, qui est autre chose. Dédée a fini par se lever et par éteindre. Dans ce qui est resté de jour, un mélange de gris et de noir, nous nous sommes mieux reconnus. Johnny a sorti une de ses longues mains maigres de sous la couverture et j'ai senti la tiédeur flasque de sa peau. Alors Dédée a dit qu'elle allait préparer des nescafé. Cela m'a fait plaisir de voir qu'ils avaient au moins une boîte de nescafé. Quand on a une boîte de nescafé, on n'est pas tout à fait dans la misère, on a encore de quoi tenir.

– Cela fait un moment qu'on ne s'est plus vu, ai-je dit à Johnny. Un mois au moins.

– Tout ce que tu sais faire, toi, c'est de mesurer le temps, m'a-t-il répondu avec mauvaise humeur. Le premier, le deux, le trois, le vingt et un : tu mets un chiffre sur tout, toi. Et l'autre, là-bas, elle est bien pareille. Tu sais pourquoi elle est furieuse ? Parce que j'ai perdu le saxo. Elle a raison, remarque.

– Mais comment as-tu fait pour le perdre ? ai-je demandé, tout en sachant que c'était précisément la question à ne pas poser.

– Dans le métro, a répondu Johnny. Pour plus de sûreté, je l'avais mis sous mon siège. C'était formidable de voyager en le sachant là sous mes jambes, bien en sécurité.

– Il s'est rendu compte qu'il ne l'avait plus en montant l'escalier de l'hôtel, a dit Dédée d'une voix un peu rauque. Et moi j'ai dû repartir comme une folle prévenir la police.

Au silence qui a suivi, j'ai compris qu'ils ne l'avaient pas retrouvé. Mais Johnny s'est mis à rire comme lui seul sait le faire, d'un rire bien au-delà des dents et des lèvres.

– Il y a en ce moment un pauvre malheureux qui doit essayer d'en tirer quelque chose, a-t-il dit. C'était un des plus mauvais saxos que j'ai jamais eus. Cela se voyait que Doc Rodriguez s'en était servi, il était complètement déformé du côté de l'âme. En tant que mécanisme, il n'était pas mauvais

mais Rodriguez est capable de fiche en l'air un Stradivarius rien qu'en l'accordant.

– Et tu ne peux pas t'en procurer un autre ?

– C'est ce qu'on est en train de voir, a dit Dédée. Il paraît que Rory Friend en a un. L'ennui c'est qu'avec le contrat de Johnny...

– Le contrat..., a interrompu Johnny en l'imitant. Le contrat ! Tu parles ! Il faut jouer, un point c'est tout et je n'ai ni saxo ni argent pour en acheter un et les copains sont tous dans le même pétrin que moi.

Ça, ce n'était pas vrai et nous le savions bien tous les trois. Seulement, personne ne se risque plus à prêter un instrument à Johnny : ou bien il le perd, ou bien il l'esquinte en moins de deux. Il a perdu le saxo de Louis Rolling à Bordeaux, il a cassé et piétiné le saxo que Dédée lui avait acheté au moment de sa tournée en Angleterre. Personne ne sait combien d'instruments il a déjà perdus, cassés ou mis au clou. Mais de tous il jouait comme seul un dieu pourrait jouer du saxo-alto, en supposant qu'il ait renoncé aux lyres et aux flûtes.

– Quand commences-tu, Johnny ?

– Je ne sais pas. Aujourd'hui je crois, hein Dé ?

– Non, après-demain.

– Tout le monde sait les dates sauf moi, a bougonné Johnny en remontant la couverture jusqu'aux oreilles. J'aurais juré que

c'était ce soir et qu'il fallait aller répéter cet après-midi.

– Cela revient au même, a dit Dédée. Ce qui compte c'est que tu n'as pas de saxo.

– Comment, ça revient au même ? Ça change tout, au contraire. Après-demain c'est après-demain et demain c'est pas mal de temps après aujourd'hui. Et aujourd'hui, même, c'est après maintenant, maintenant où nous bavardons avec l'ami Bruno, et je me sentirais beaucoup mieux si je pouvais oublier le temps et boire quelque chose de chaud.

– L'eau va bouillir, attends un peu.

– Je ne parlais pas de la chaleur par ébullition, a dit Johnny.

Alors j'ai sorti le flacon de rhum et ça a été soudain comme si l'on avait allumé la lumière ; Johnny a ouvert sa bouche toute grande, émerveillé, et ses dents se sont mises à briller et Dédée elle-même n'a pu s'empêcher de sourire en le voyant si étonné et si content. Le rhum et le nescafé, ça n'allait pas mal ensemble, et nous nous sommes sentis beaucoup mieux tous les trois après une cigarette et un petit verre. C'est à ce moment-là que Johnny a commencé à se retirer en lui-même tout en continuant à faire des allusions au temps. C'est un sujet qui le préoccupe depuis toujours. J'ai connu peu d'hommes aussi hantés que lui par tout ce qui touche au temps. C'est une manie, la pire de ses manies et Dieu sait s'il en a, mais il l'explique et il la justifie avec une telle drôlerie que personne n'y

résiste. Il m'a rappelé une répétition avant un enregistrement, à Cincinnati. C'était en 49 ou 50, bien avant qu'il ne revienne à Paris. Il était alors dans une très grande forme et j'étais allé à la séance d'enregistrement rien que pour le plaisir de l'entendre, lui, et Miles Davis. Ils avaient tous envie de jouer, ils étaient tous contents, bien habillés (je me souviens de cela sans doute par contraste, Johnny est tellement sale et dépenaillé à présent), ils jouaient avec plaisir, sans impatience, et l'ingénieur du son faisait des signes approbateurs derrière sa vitre comme un babouin satisfait. Et d'un coup, au moment où Johnny semblait perdu dans sa joie, le voilà qui s'arrête et donne un coup de poing à Miles en disant : « Ça, je suis en train de le jouer demain. » Les gars se sont arrêtés net, eux aussi (deux ou trois ont continué de jouer pendant quelques mesures, comme un train qui freine avant de s'immobiliser). Johnny se frappait le front et répétait : « Ça, je l'ai déjà joué demain, c'est horrible, Miles, ça, je l'ai déjà joué demain. » On ne pouvait pas le sortir de là. La séance était fichue. Johnny se remit à jouer sans entrain, il avait envie de s'en aller (se droguer, dit l'ingénieur du son, mort de rage) et quand je le vis partir, vacillant, le visage cendreau, je me demandais si cela pourrait continuer encore longtemps.

– Je crois que je vais appeler le Dr Bernard, a dit Dédée en regardant du coin de l'œil Johnny qui boit son rhum à petites

gorgées. Tu as de la fièvre et tu ne manges rien.

– Le Dr Bernard n'est qu'un imbécile, a dit Johnny en léchant son verre. Il va m'ordonner des aspirines et après il dira qu'il aime beaucoup le jazz, Ray Noble par exemple. Tu te rends compte, Bruno. Si j'avais un saxo je le recevrais avec une de ces musiques qui lui ferait redescendre l'escalier sur le cul, en rebondissant à chaque marche.

– De toute façon, cela ne te ferait pas de mal de prendre un peu d'aspirine, ai-je dit en lançant un coup d'œil à Dédée. Si tu veux, je lui téléphonerai au médecin en partant, comme ça Dédée n'aura pas besoin de descendre. Mais dis-moi, et ce contrat ?... Si tu commences après-demain, je crois qu'on pourra faire quelque chose. Je peux essayer de me faire prêter un saxo par Rory Friend et en mettant les choses au pire... Seulement, ce qu'il faudrait aussi, c'est que tu te soignes.

– Pas aujourd'hui, a dit Johnny en regardant le flacon de rhum. Demain, quand j'aurai le saxo. Donc, pas la peine de parler de ça aujourd'hui. Bruno, je m'aperçois de plus en plus que le temps... je crois que la musique aide à comprendre un peu mieux ce truc-là. Enfin, pas vraiment à comprendre, car au fond je n'y comprends rien. Tout ce que je peux faire c'est m'apercevoir qu'il y a quelque chose. Comme ces rêves, tu sais, où l'on sent que ça va mal tourner et où l'on a un peu peur à l'avance ; mais comme, après tout, on n'est sûr de rien, le rêve

peut tout aussi bien se retourner comme une crêpe et on peut se retrouver au pieu avec une fille formidable et croire qu'on tient le bon Dieu par les pieds.

Dédée est en train de laver les tasses et les verres dans un coin de la chambre. Ils n'ont même pas l'eau courante ; je vois une cuvette à fleurs roses et un broc qui me fait penser à un animal embaumé. Et Johnny continue de parler, la bouche à moitié couverte par la couverture. Lui aussi, il a l'air d'être embaumé avec ses genoux remontés jusqu'au menton et son visage noir et lisse que le rhum et la fièvre font luire.

– J'ai lu des tas de choses là-dessus, Bruno ; c'est très étrange et tellement difficile... je crois que la musique vous aide un peu, tu sais. Pas à comprendre, car, en réalité, je ne comprends rien.

Il s'est frappé la tête de son poing fermé et sa tête a sonné comme une noix de coco vide.

– Il n'y a rien là-dedans, Bruno, ce qui s'appelle rien. Ça ne pense pas et ça ne comprend rien. À dire vrai, cela ne m'a jamais beaucoup manqué. Moi, je commence à comprendre à partir des yeux et plus ça descend, mieux je comprends. Quoiqu'on ne puisse pas vraiment appeler ça comprendre.

– Tu vas faire monter la fièvre, a protesté Dédée du fond de la pièce.

– Oh ! ça va !... C'est vrai, Bruno, je n'ai jamais pensé, ce qui s'appelle penser. Je n'entrevois les choses que par éclairs. Mais ça ne sert à rien, pas vrai ? À quoi cela pourrait-il servir de savoir qu'on a pensé quelque chose ? C'est comme si quelqu'un pensait à ta place. Moi, ce n'est pas moi. Je tire parti de ce que je pense mais toujours après coup et c'est ça qui me fiche en rogne. Ah ! c'est difficile, si difficile... Il n'en reste pas une goutte ?

Je lui ai donné les dernières gouttes de rhum juste au moment où Dédée a rallumé la lumière. On n'y voyait presque plus dans la pièce. Johnny sue mais il reste enveloppé dans la couverture. De temps en temps un frisson le secoue et fait grincer le fauteuil.

– J'ai pris conscience de ces trucs-là quand j'étais tout gosse, dès que je me suis mis à jouer du saxo. Il y avait toujours un boucan de tous les diables à la maison, on ne faisait que parler de dettes, d'hypothèques. Tu sais ce que c'est une hypothèque ? Ce doit être quelque chose de terrible, la vieille s'arrachait les cheveux quand le vieux en parlait et ça finissait toujours par des coups. Moi, j'avais treize ans à l'époque... mais tu connais déjà l'histoire.

Je te crois que je la connais et que j'ai essayé de la raconter de mon mieux dans ma biographie sur Johnny.

– C'est pour ça que le temps n'en finissait pas à la maison. On allait de dispute en dispute, sans presque jamais manger. Et par-dessus le marché, la religion ; ah, ça, tu ne peux pas savoir. Quand le maître m'a donné un saxo, un saxo que tu serais mort de rire si tu l'avais vu, je crois que j'ai compris tout de suite. La musique me sortait du temps ; enfin, c'est une façon de parler, si tu veux savoir ce que je sentais réellement, je crois plutôt que la musique me mettait dans le temps. Mais un temps alors qui n'a rien à voir avec... bon, avec nous, si tu veux.

Comme ce n'est pas la première fois que Johnny me raconte ses hallucinations, j'écoute d'un air attentif mais sans trop me préoccuper de ce qu'il dit. Je me demande par contre comment il a pu se procurer de la drogue à Paris. Il faudra que je questionne Dédée, que je supprime sa possible complicité. Johnny ne tiendrait pas longtemps le coup dans cet état. La drogue et la misère ne font pas bon ménage. Je pense à la musique qui se perd, aux douzaines de disques où Johnny pourrait encore nous laisser cette présence, cette supériorité étonnante qu'il a sur n'importe quel autre musicien. « Ça je suis en train de le jouer demain » me paraît soudain très clair. Johnny est toujours en train de jouer demain et les autres sont toujours à la traîne dans cet aujourd'hui que lui saute sans effort dès les premières notes.

Je suis un critique de jazz assez sensible pour sentir mes limites et comprendre que ce que je pense est au-dessous du plan où le pauvre Johnny essaie d'avancer avec ses phrases tronquées, ses soupirs, ses rages soudaines et ses pleurs. Il s'en fiche, lui, que je le trouve génial et jamais il n'a tiré gloire de sa musique qui est bien au-delà de celle que jouent ses compagnons. Je pense avec mélancolie qu'il est, lui, au « commencement » de son saxo et que je suis, moi, à la « fin ». Il est la bouche, lui, et moi, l'oreille, pour ne pas dire qu'il est la bouche et que je suis... Tout critique, hélas, est le triste aboutissement de quelque chose qui a commencé comme une saveur, comme le délice de mordre et de mâcher. Et la bouche remue à nouveau, la grande langue gourmande de Johnny rattrape un petit jet de salive qui lui coulait sur les lèvres. Les mains décrivent des courbes dans l'air.

– Bruno, si un jour tu pouvais écrire tout ça... Pas pour moi, tu comprends, qu'est-ce que ça peut me faire à moi. Mais ça doit être beau, je sens que ça doit être beau. J'étais en train de dire que dès que j'ai commencé à jouer, tout même, je me suis aperçu que le temps changeait. J'ai raconté ça une fois à Jim et il m'a dit que tout le monde éprouve la même chose dès qu'on commence à s'abstraire... C'est ce qu'il a dit : « Dès qu'on commence à s'abstraire. » Mais je ne m'abstrais pas, moi, quand je joue. Je change simplement d'endroit. C'est comme

dans l'ascenseur : tu es là, tu parles avec des gens, tu ne sens rien d'extraordinaire et pendant ce temps tu passes le premier étage, le dixième, le vingtième et la ville reste là-bas, dans le fond, et toi tu es en train de finir la phrase que tu avais commencée au rez-de-chaussée, et entre les premiers mots et les derniers il y a cinquante-deux étages. J'ai compris, quand j'ai commencé à jouer, que j'entrais dans un ascenseur mais c'était l'ascenseur du temps, tu saisis ? Ne crois pas que j'en oubliais l'hypothèque ou la religion. Seulement, à ces moments-là, l'hypothèque et la religion c'était comme les vêtements qu'on n'a pas sur le dos. Je sais que le costume est là, dans le placard, mais ne viens pas me dire qu'il existe quand je suis en pyjama. Le costume existe quand je le mets et l'hypothèque et la religion existaient quand je m'arrêtais de jouer et que la vieille arrivait avec ses cheveux dans la figure et se plaignait que je lui cassais la tête avec cette musique du diable.

Dédée nous a apporté une autre tasse de nescafé mais Johnny regardait tristement son verre vide.

– Cette question du temps est compliquée, je n'arrive pas à m'en débarrasser. Je commence à comprendre que le temps n'est pas une bourse qu'on remplit à mesure qu'elle se vide. Il n'y a qu'une certaine somme de temps et après ça, adieu. Tu vois ma valise, Bruno ? On peut y mettre deux costumes et deux paires de chaussures ; eh bien imagine que tu les enlèves

et qu'au moment de les remettre tu t'aperçois qu'il n'y entre qu'un costume et qu'une paire de chaussures. Mais c'est pas ça le mieux, le mieux c'est quand tu comprends tout d'un coup que tu peux mettre une boutique entière dans la valise, des centaines et des centaines de costumes comme toute cette musique que je mets dans le temps, parfois, quand je joue : la musique et ce que je pense dans le métro.

– Dans le métro ?

– Hé oui, mon vieux, a dit Johnny d'un air sournois, le métro est une grande invention. Quand tu prends le métro, tu te rends compte de tout ce qui pourrait entrer dans ta valise. Peut-être que ce n'est pas dans le métro que j'ai perdu le saxo.

Il se met à rire, tousse et Dédée le regarde d'un air inquiet. Mais lui, il fait des grimaces, rit et tousse tout ensemble et il se secoue sous la couverture comme un chimpanzé ; les larmes lui coulent des yeux et il les boit sans cesser de rire.

– Il vaut mieux ne pas tout mélanger, dit-il au bout d'un moment. J'ai perdu le saxo, n'en parlons plus. Mais le métro m'a aidé à découvrir le truc de la valise. Tu sais, cette histoire des choses élastiques, c'est très bizarre. Tout est élastique, mon vieux, et les choses qui paraissent dures c'est qu'elles sont d'une élasticité...

Il se concentre.

– ... D'une élasticité retardée, ajoute-t-il de façon inespérée. Je fais un geste approuvateur et admiratif : Bravo, Johnny. Pour un homme qui se dit incapable de penser ! Diable de Johnny. Me voilà réellement intéressé à présent et il s'en rend compte et me regarde d'un air plus sournois que jamais.

– Tu crois que je pourrais avoir un autre saxo pour jouer après-demain, Bruno ?

– Oui, mais il faudra que tu fasses attention.

– Bien sûr, il faudra que j'y fasse attention.

– Un contrat d'un mois, explique la pauvre Dédée, quinze jours dans la boîte de Rémy, deux concerts et les disques. On pourrait si bien se débrouiller avec ça.

– Un contrat d'un mois – Johnny l'imité en faisant de grands gestes –, la boîte de Rémy, deux concerts et les disques. Be, bata, bop, bop, bop, chom. Ce que j'ai surtout c'est soif, soif, soif. Et une de ces envies de fumer...

Je lui tends un paquet de gauloises mais je sais très bien que c'est à la drogue qu'il pense. Il fait déjà nuit, dans le couloir on commence à entendre des allées et venues, des dialogues en arabe, une chanson. Dédée est sortie, elle est probablement allée acheter quelque chose pour le dîner. Je sens la main de Johnny sur mon genou.

– C'est une bonne fille, tu sais. Mais j'en ai marre. Ça fait un moment que je ne l'aime plus, que je ne peux plus la sup-

porter. Elle m'excite encore quelquefois, elle sait faire l'amour comme... – il croise les doigts à l'italienne – mais il faut que je me débarrasse d'elle et que je retourne à New York.

– Pourquoi ? Les affaires allaient encore plus mal là-bas. Je ne parle pas du travail mais de ta vie même. Il me semble qu'ici tu as plus d'amis.

– Oui, il y a toi et la marquise et les copains du club... Tu n'as jamais fait l'amour avec la marquise, Bruno ? Ah, mon vieux, c'est quelque chose... Mais je te parlais du métro et je ne sais pas pourquoi nous avons changé de sujet. Le métro est une grande invention, Bruno. Un jour j'ai commencé à sentir quelque chose dans le métro et puis j'ai oublié. Mais c'est revenu deux ou trois jours après. Et à la fin j'ai compris. C'est facile d'expliquer, tu sais, parce qu'en réalité ce n'est pas la vraie explication. La véritable explication tu peux toujours courir pour la donner. Il te faudrait prendre le métro et attendre que ça t'arrive, à toi aussi, quoique je croie que ça n'arrive qu'à moi ces choses-là. C'est un peu comme ça, regarde... Mais vraiment, tu n'as jamais fait l'amour avec la marquise ? Il faut absolument que tu lui demandes de monter sur le tabouret doré qui est dans un coin de sa chambre à côté de... Bon, voilà l'autre qui se ramène.

Dédée est entrée avec un paquet enveloppé de papier journal et elle a regardé Johnny.

– Tu as plus de fièvre que tout à l'heure. J'ai téléphoné au docteur, il viendra à dix heures. Il a dit que tu ne t'énerves pas.

– Bon, d'accord, mais avant je vais raconter le truc du métro à Bruno. L'autre jour j'ai parfaitement compris ce qui se passait. J'étais en train de penser à ma vieille, à Lan, aux copains et, au bout d'un moment, j'ai eu l'impression que je me promenais dans mon quartier et que je voyais les gars qu'il y avait à cette époque. Mais ce n'était pas vraiment penser, je crois que je t'ai déjà dit que je ne pense jamais. C'était comme si j'étais planté à un coin de rue en train de regarder passer ce que je pensais, mais sans penser ce que je voyais, tu saisis ? Jim dit que c'est pareil pour tout le monde, qu'en général personne ne pense pour son propre compte. Bon, admettons ; toujours est-il que j'avais pris le métro à Saint-Michel et que je m'étais mis à penser à Lan, aux copains et à mon quartier, mais en même temps je me rendais compte que j'étais dans le métro, qu'on était arrivé à Odéon et que les gens entraient et sortaient. Puis j'ai continué à penser à Lan et j'ai revu ma vieille quand elle revenait des commissions, je les ai tous revus, je me sentais vraiment avec eux, c'était formidable, il y avait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Les souvenirs c'est toujours dégueulasse mais cette fois-là, ça me faisait plaisir de penser aux copains et de les revoir. Si je te racontais tout ce que j'ai vu, tu ne le croirais pas et puis ça prendrait un bout de temps, même

si je passais sur les détails. Par exemple, pour ne parler que de ça, je voyais Lan avec cette robe verte qu'elle mettait quand elle allait au club 33 où je jouais avec Hamp. Je voyais le costume avec les ganses, le col et cette espèce de broderie sur un revers... je ne voyais pas tout ça à la fois, non, au contraire, je prenais mon temps, je me promenais tout doucement autour du costume et je le regardais sans me presser. Et après j'ai examiné de près la tête de Lan et celles des copains et, après je me suis souvenu de Mike qui vivait dans la chambre d'à côté, de l'histoire qu'il m'avait racontée... Ces chevaux sauvages dans le Colorado.

– Johnny, a dit Dédée de son coin.

– Et, remarque, je ne te raconte qu'un tout petit bout de ce que j'ai vu. Ça m'a pris combien de temps pour raconter ce petit bout ?

– Je ne sais pas, mettons deux minutes.

– Mettons deux minutes, répète Johnny en m'imitant, deux minutes et je ne t'en ai raconté qu'un petit bout. Si je te racontais alors tout ce que les copains faisaient dans ma tête ! Il y avait Hamp qui jouait *Save it, pretty mamma* et j'écoutais chaque note, tu m'entends, chaque note et avec Hamp ça dure, tu sais, il tient bien le coup. Il y avait aussi ma vieille qui s'était mise à faire une prière interminable où elle parlait de salade, il me semble, et où elle demandait pardon pour mon vieux et

pour moi. Bon, si je te racontais tout ça, cela durerait plus de deux minutes, hein, Bruno ?

– Si réellement tu as entendu et vu tout ça, cela a dû prendre un bon quart d'heure, lui ai-je dit en riant.

– Un bon quart d'heure, eh Bruno ? Alors tu vas me dire comment ça peut se faire que j'ai soudain senti le métro s'arrêter, que je me suis sorti de Lan, de ma vieille et de tutti quanti et que j'ai vu qu'on était à Saint-Germain-des-Prés, exactement à une minute et demie d'Odéon.

Je ne prends pas très au sérieux, généralement, les radotages de Johnny, mais cette fois il a eu un regard qui m'a donné froid dans le dos.

– À peine une minute et demie de ton temps et du temps de l'autre tordue, là-bas, a dit Johnny avec rancune. Une minute et demie du temps du métro et de celui de ma montre, qu'ils aillent se faire foutre. Alors comment c'est possible que j'aie pensé, moi, pendant un quart d'heure, hein, Bruno ? Comment on peut penser un quart d'heure en une minute et demie ? Je te jure que ce jour-là j'avais pas fumé la moindre cigarette, pas le moindre petit morceau de..., ajoute-t-il comme un enfant qui s'excuse. Et ça m'est arrivé d'autres fois depuis et maintenant ça m'arrive même tous les jours. Mais, ajoute-t-il d'un air rusé, c'est seulement dans le métro que je peux m'en apercevoir parce que le métro c'est comme si on était à l'inté-

rieur d'une pendule. Les stations ce sont les minutes, tu saisis, c'est votre temps à vous, celui de maintenant, mais je sais, moi, qu'il en existe un autre et j'ai pensé, pensé, pensé...

Il se cache le visage dans ses mains et tremble. Je voudrais être déjà parti et je ne sais comment faire pour prendre congé de Johnny sans le vexer ; il est terriblement susceptible avec ses amis. S'il continue sur ce sujet, cela va lui faire du mal. Avec Dédée au moins, il ne parlera pas de ces choses-là.

– Bruno, si seulement je pouvais vivre toujours comme dans ces moments-là ou comme lorsque je joue. Tu te rends compte de tout ce qui pourrait se passer en une minute et demie... On pourrait, pas seulement moi mais elle aussi, et toi, et tous les copains, on pourrait vivre des centaines d'années ; si on trouvait le joint on pourrait vivre mille fois plus que ce qu'on vit avec votre foutue manie des montres, des minutes et des après-demain...

Je souris de mon mieux, comprenant vaguement qu'il a raison. Mais ce qu'il pressent et ce que je devine de son pressentiment va s'effacer, comme toujours, dès que je serai dans la rue et que j'aurai repris contact avec ma vie de tous les jours. Sur le moment, je sais que ce qu'il me dit n'est pas simplement dû au fait qu'il est à moitié fou, que la réalité lui échappe et lui laisse en échange une espèce de parodie qu'il convertit en espérance. Mais ce ne sont pas des choses qu'on retrouve intactes par la

suite. À peine est-on de nouveau dans la rue, à peine est-ce le souvenir de Johnny et non plus Johnny lui-même qui répète ces mots, que ce ne sont plus que divagations nées dans la marijuana, gesticulation monotone (car il n'est pas le seul à raconter ces choses-là, les témoignages dans ce genre abondent) et l'irritation succède à l'émerveillement et j'ai presque l'impression que Johnny s'est fichu de moi. Mais cette irritation, je l'éprouve toujours après, jamais au moment où Johnny me parle, car à ce moment-là je sens comme une pensée qui voudrait se frayer un chemin, comme une lumière qui cherche à s'allumer, ou plutôt comme le besoin impérieux de fendre un tronc de haut en bas en y introduisant un coin et en cognant dessus jusqu'à ce qu'il éclate. Mais Johnny n'a plus assez de force pour donner des coups de maillet et moi je ne saurais pas du tout quel maillet il faudrait employer ni quel coin il faudrait mettre.

J'ai fini par lui dire au revoir mais auparavant il s'est passé une de ces choses qui... J'étais en train de serrer la main de Dédée, je tournais le dos à Johnny et j'ai senti qu'il se passait quelque chose, je l'ai vu dans les yeux de Dédée ; je me suis brusquement retourné, peut-être parce que j'ai un peu peur de Johnny, cet ange qui est comme mon frère, ce frère qui est comme mon ange, et j'ai vu Johnny qui avait envoyé promener la couverture dans laquelle il était enveloppé, assis dans son

fauteuil, complètement nu, les jambes relevées et les genoux au menton, tremblant mais riant, nu comme un ver dans le fauteuil crasseux.

– Il commence à faire chaud, a dit Johnny. Bruno, regarde cette belle cicatrice que j'ai entre les côtes.

– Couvre-toi, a ordonné Dédée, gênée et sans savoir que dire.

Nous nous connaissons assez et un homme nu ça n'est jamais qu'un homme nu, mais Dédée a eu honte et je ne savais comment faire pour ne pas montrer que j'étais choqué. Johnny l'a compris et il s'est mis à rire en ouvrant grande son énorme bouche, les jambes obscènement relevées, le sexe pendant sur le rebord du fauteuil comme un singe au zoo, la peau de ses cuisses couverte de taches bizarres qui m'ont rempli d'un infini dégoût. Alors Dédée a empoigné la couverture et a couvert Johnny précipitamment. Il riait et il avait l'air tout heureux. J'ai dit un vague au revoir en promettant de revenir le lendemain et Dédée m'a accompagné jusque sur le palier en fermant la porte pour que Johnny n'entende pas ce qu'elle allait me dire.

– Il est comme ça depuis qu'on est revenu de la tournée en Belgique. Il avait pourtant tellement bien joué partout, j'étais si contente.

– Je me demande comment il a pu se procurer de la drogue, ai-je dit en la regardant droit dans les yeux.

– Je ne sais pas. Il a surtout beaucoup bu de vin et de cognac. Il a fumé aussi, c'est vrai, mais moins que là-bas.

Là-bas c'est Baltimore et New York, ce sont les trois mois à l'hôpital psychiatrique de Bellevue et le long séjour à Camarillo.

– C'est vrai, Dédée, que Johnny a bien joué en Belgique ?

– Oui, Bruno, mieux que jamais. Le public délirait. Johnny a eu, bien sûr, quelques bizarreries, mais jamais en public. J'avais même cru que cette fois... mais vous voyez, il est de nouveau plus mal que jamais.

– Mais pas autant qu'à New York, vous ne l'avez pas connu à cette époque.

Dédée est loin d'être bête mais aucune femme n'aime entendre parler du temps où elle n'était pas encore entrée dans la vie de son homme, sans compter que c'est elle qui le supporte à présent, et toutes les histoires d'avant, à côté de ça, ce ne sont que des mots. Je ne sais pas comment lui dire, d'autant que je n'ai pas pleinement confiance en elle, mais enfin je me décide.

– Je suppose que vous êtes à court d'argent ?

– Nous avons ce contrat pour après-demain.

– Et vous croyez qu'il va pouvoir enregistrer et jouer en public dans cet état ?

– Oh oui ! a dit Dédée un peu surprise. Johnny peut jouer formidablement bien si seulement le Dr Bernard lui coupe la grippe. L'embêtant c'est plutôt le saxo.

– Je vais m'en occuper. Tenez, Dédée. Seulement... il vaudrait mieux que Johnny n'en sache rien.

– Bruno...

J'ai arrêté d'un geste les mots faciles et j'ai commencé à descendre l'escalier. Une fois séparé d'elle par quatre ou cinq marches, il m'a été plus facile de lui dire :

– Mais surtout, qu'il ne fume pas avant le premier concert. Laissez-le boire un peu mais ne lui donnez pas d'argent pour le reste.

Dédée n'a rien répondu mais j'ai vu ses mains plier et replier les billets jusqu'à les faire disparaître. Je suis sûr au moins que Dédée ne fume pas. Sa possible complicité ne peut venir que de la peur ou de l'amour. Si Johnny se met à genoux comme je l'ai vu faire à Chicago et qu'il la supplie en pleurant... Mais c'est un risque à courir parmi tant d'autres avec Johnny et il aura au moins de l'argent pour manger et se soigner. Dans la rue, j'ai relevé le col de ma gabardine parce qu'il commençait à bruiner et j'ai respiré à m'en faire mal aux poumons ; il m'a semblé que Paris sentait le propre, le pain chaud. Je me suis

brusquement rendu compte que la chambre de Johnny devait sentir mauvais et aussi le corps de Johnny sous la couverture. Je suis entré dans un café boire un cognac pour me laver la bouche et peut-être bien aussi la mémoire. Mon esprit revenait sans cesse sur ce qu'avait dit Johnny, sur ces choses qu'il voit, que je ne vois pas et qu'au fond je ne veux pas voir. Je me suis mis à penser à après-demain, et c'était comme une assurance, comme un pont jeté entre le comptoir du bar et le futur.

Le mieux, quand on n'est sûr de rien, c'est de se créer des devoirs en guise de flotteurs. Deux ou trois jours après, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'aller m'assurer que ce n'était pas la marquise qui procurait de la marijuana à Johnny et je suis allé à son atelier, à Montparnasse. La marquise est une véritable marquise et le marquis lui envoie un fric fou, bien qu'ils soient divorcés depuis un certain temps à cause de la marijuana et autres babioles. Son amitié avec Johnny date de New York, probablement de l'année où Johnny devint célèbre du soir au matin, simplement parce que quelqu'un lui avait donné la possibilité de réunir quatre ou cinq gars qui aimaient son style, et alors, pour la première fois de sa vie, Johnny avait pu jouer comme il lui plaisait et il leur avait coupé le sifflet à tous. Ce n'est pas le moment de faire de la critique de jazz, ceux qui s'y intéressent peuvent se reporter à mon livre sur

Johnny et le nouveau style de l'après-guerre ; aussi dirai-je simplement que de 48 à 50 il y a eu comme une explosion de la musique mais une explosion froide et silencieuse, une explosion qui a laissé chaque chose à sa place ; ni cris ni décombres mais la croûte de l'habitude a éclaté en mille morceaux et ses défenseurs eux-mêmes – dans les orchestres, dans le public – ne l'ont plus soutenue que par amour-propre. Depuis que Johnny est passé par le saxo-alto on ne peut plus considérer les musiciens précédents comme des génies. Il faut bien en venir à cette espèce de résignation déguisée qui s'appelle le sens historique et dire que ces musiciens ont été remarquables en leur temps. Johnny est passé par là comme une main qui tourne une page, et on n'y peut rien.

La marquise, qui a des oreilles de lièvre pour tout ce qui est musique, a toujours beaucoup admiré Johnny et son équipe. J'imagine qu'elle a dû lui donner pas mal de dollars à l'époque du club 33, quand la majorité des critiques faisaient la fine bouche devant les enregistrements de Johnny et jugeaient son style d'après des critères plus que pourris. C'est probablement aussi à cette époque que la marquise a commencé à coucher de temps en temps avec Johnny et à fumer avec lui. Je les ai souvent vus ensemble avant les séances d'enregistrement ou pendant les entractes des concerts et Johnny avait l'air diablement heureux avec la marquise, bien que Lan et les copains

fussent en train de l'attendre à la maison ou dans une autre loge. Mais Johnny n'a jamais eu la moindre idée de ce que veut dire attendre et il n'imagine pas davantage qu'on puisse l'attendre, lui. Sa manière de plaquer Lan, par exemple, ça le dépeint tout entier. J'ai vu la carte postale qu'il lui envoya de Rome après quatre mois d'absence (il avait grimpé dans un avion avec deux autres gars de la bande sans rien dire à Lan). La carte représentait Romulus et Remus, qui ont toujours beaucoup amusé Johnny (il a donné leur nom à un de ses enregistrements) et il avait écrit : « Je suis seul parmi de multiples amours », un vers de Dylan Thomas que Johnny fréquente beaucoup. Les imprésarios de Johnny, aux États-Unis, s'arrangent pour faire passer une partie des bénéfices à Lan qui comprit vite qu'elle n'avait pas fait une si mauvaise affaire en se débarrassant de Johnny. On m'a dit que la marquise avait fait parvenir de l'argent anonymement à Lan. Cela ne m'étonne pas, la marquise est d'une bonté échevelée, elle comprend le monde un peu comme les omelettes qu'elle fait dans son atelier quand ses amis se mettent à rappliquer par dizaines ; une espèce d'omelette permanente où elle rajoute des tas de choses et dont elle coupe des parts à mesure qu'arrivent les copains.

J'ai trouvé la marquise en compagnie de Marcel Leroy et d'Art Boucaya. Ils étaient en train de parler avec animation des enregistrements qu'avait faits Johnny la veille au soir, et ils me

sont tombés dans les bras comme s'ils avaient vu apparaître un archange. La marquise m'a bécoté jusqu'à épuisement et les deux autres m'ont donné des tapes dans le dos comme seuls peuvent le faire un contre-bassiste et un saxo-baryton. J'ai dû me réfugier derrière un fauteuil et me défendre tant bien que mal. Tout ça parce qu'ils avaient appris que c'était moi le donateur du magnifique saxo avec lequel Johnny venait d'enregistrer quatre ou cinq de ses meilleures improvisations. La marquise a immédiatement dit que Johnny était un ignoble rat d'égout ; ils étaient fâchés, c'est vrai (elle n'a pas dit pourquoi), mais l'ignoble rat d'égout savait bien qu'en demandant pardon il aurait eu le chèque nécessaire pour un saxo. Naturellement, Johnny n'avait pas voulu demander pardon depuis son retour à Paris (il semble bien que la dispute ait eu lieu à Londres deux mois plus tôt) et ainsi personne ne pouvait savoir qu'il avait perdu son fichu saxo dans le métro, etc. Quand la marquise raconte quelque chose on se demande si le style de Dizzy n'a pas contaminé son langage ; c'est une suite ininterrompue de variations sur les thèmes les plus inattendus jusqu'à ce que, soudain, la marquise se donne un grand coup sur les cuisses, ouvre une bouche comme un four et se mette à rire comme si on la chatouillait à mort. Sur quoi, Art Boucaya s'est mis à me raconter en détail la séance de la veille que j'ai manquée à cause de ma femme qui a une pneumonie.

– Tica est témoin, a dit Art, en montrant la marquise qui se tordait de rire. Tu ne peux pas te faire une idée, Bruno, de ce qu'a été la séance d'hier soir. Si Dieu était quelque part, hier, c'était sûrement dans ce foutu studio où il faisait une chaleur de tous les diables, soit dit en passant. Tu te rappelles *Willow Tree*, Marcel ?

– Si je me rappelle... Il me demande si je me rappelle, cet idiot... Je suis tatoué de *Willow Tree*, de la tête aux pieds.

Tica nous a apporté des *highballs* et on s'est installé confortablement pour bavarder. Finalement, on n'a pas beaucoup parlé de l'enregistrement, le moindre musicien sait bien qu'on ne peut pas parler de ces moments-là, mais le peu qu'ils en ont dit m'a rendu espoir et j'ai pensé que mon saxo porterait peut-être bonheur à Johnny. Il est vrai qu'il y a aussi les anecdotes propres à refroidir ce bel espoir ; ainsi, Johnny a enlevé ses chaussures entre deux enregistrements et s'est promené en chaussettes dans le studio. Mais, en revanche, il a fait la paix avec la marquise et promis de venir prendre un verre à l'atelier avant le concert de ce soir.

– Tu connais la fille qui est avec Johnny en ce moment ? a demandé Tica.

Je la lui ai décrite, le plus succinctement possible, mais Marcel a complété ma description à la française, avec toutes sortes de nuances et de sous-entendus qui ont beaucoup amusé la

marquise. On n'a pas fait la moindre allusion à la drogue mais je suis si soupçonneux sur ce point qu'il m'a semblé la respirer dans l'air de l'atelier, sans compter que Tica rit d'une manière que je retrouve parfois chez Johnny et chez Art et qui est très révélatrice. Je me demande comment Johnny a pu se procurer de la marijuana s'il était fâché avec la marquise... Ma confiance en Dédée s'effondre brusquement si tant est que j'aie jamais eu confiance en elle. Au fond, ils sont tous pareils.

J'envie un peu cette ressemblance qui les rapproche, qui les fait se sentir complices avec tant de facilité ; mon puritanisme – je ne le cache pas, tous ceux qui me connaissent savent mon horreur de tout désordre moral – me les fait considérer comme des anges malades, irritants à force d'être irresponsables mais payant les attentions qu'on a pour eux par des cadeaux comme les disques de Johnny ou la générosité de la marquise. Et je ne dis pas tout : au fond, je les envie. J'envie Johnny, ce Johnny de « l'autre côté », bien que personne ne sache ce qu'est « l'autre côté ». J'envie tout, sauf sa douleur, naturellement. Mais même dans sa douleur il doit y avoir déjà les prémices d'une chose qui m'est refusée. J'envie Johnny et en même temps j'enrage qu'il se détruise en employant si mal ses dons, en accumulant stupidement folie sur folie... mais la vie le soumet à des pressions trop fortes. Je pense que s'il pouvait orienter cette vie – sans rien lui sacrifier, d'ailleurs, pas même la

drogue – et s'il pilotait mieux cet avion qui depuis cinq ans vole à l'aveuglette, je pense qu'il aboutirait peut-être au pire, à la folie complète, à la mort, mais non sans avoir auparavant atteint ce qu'il cherche dans ses tristes monologues *a posteriori*, dans ses inventaires d'expériences fascinantes mais qui n'aboutissent jamais. Tout cela, c'est ma lâcheté personnelle qui me le fait dire, mais au fond je souhaite peut-être que Johnny en finisse une bonne fois pour toutes comme ces étoiles qui éclatent en mille morceaux et laissent les astronomes ahuris et perplexes pour une semaine. Après quoi, chacun s'en va dormir, demain il fera jour.

On dirait que Johnny a senti ce que je pensais. Il m'a fait un joyeux salut en entrant et il est venu presque aussitôt s'asseoir près de moi, après avoir embrassé et fait tourner en l'air la marquise, et après avoir échangé avec elle et Art tout un rituel compliqué d'onomatopées, qui les a tous follement réjouis.

– Bruno, a dit Johnny en s'installant sur le meilleur sofa, ta quincaillerie est une merveille ; si tu savais ce que je lui ai sorti du ventre hier. Tica pleurait des larmes grosses comme des ampoules électriques et ce n'est pas parce qu'elle doit de l'argent à son couturier, hein Tica ?

J'ai voulu en savoir plus long sur la séance de la veille mais Johnny en avait fini avec les débordements d'orgueil. Il s'est tourné vers Marcel pour parler du programme de ce soir.

Johnny est vraiment en forme, on sent bien que depuis quelques jours il ne fume pas trop, juste la dose qu'il lui faut pour jouer avec plaisir.

À cet instant, Johnny m'a mis la main sur l'épaule et s'est penché pour me dire :

– Dédée m'a dit que l'autre soir je n'avais pas été chic avec toi.

– Bah, tu ne te rappelles même pas.

– Si, je me rappelle très bien. Et si tu veux mon opinion, je me suis très bien conduit envers toi. Tu devrais être content, je n'aurais fait ça à personne d'autre, crois-moi. Ça prouve combien je t'estime. Il faut qu'on se donne rendez-vous quelque part pour parler d'un tas de choses, parce qu'ici... Il avance sa lèvre inférieure et rit en haussant les épaules, on dirait qu'il danse sur le sofa. « Vieux Bruno. Blague à part, Dédée m'a dit que je m'étais très mal conduit avec toi. »

– Tu avais la grippe. Tu vas mieux ?

– Ce n'était pas la grippe. Dédée m'a dit que tu lui avais donné de l'argent.

– Pour vous tirer d'affaire jusqu'à ce que tu touches ton contrat. Raconte-moi hier soir.

– J'avais envie de jouer, tu comprends, et je jouerais même en ce moment si j'avais le saxo, mais Dédée n'a rien voulu savoir, c'est elle qui l'apportera au théâtre. C'est un saxo formi-

dable. Hier soir, j'avais l'impression de faire l'amour quand j'en jouais. Si tu avais vu la tête de Tica ! Tu étais jalouse, Tica ?

Et ils se sont esclaffés de nouveau. Puis Johnny s'est mis à courir à travers l'atelier en faisant de grands bonds, et lui et Art se sont mis à danser sans musique en haussant et en abaissant les sourcils pour marquer la mesure. Impossible de s'impacienter avec Johnny ou avec Art. Autant vaudrait se fâcher contre le vent qui vous décoiffe. Tica, Marcel et moi avons échangé à voix basse nos pronostics sur le concert de ce soir. Marcel est sûr que Johnny va avoir le même fantastique succès qu'en 1951, la première fois qu'il est venu à Paris. Vu la séance d'hier, il est sûr que tout va se passer à merveille. Je voudrais en être aussi sûr que lui. Enfin, j'ai au moins la certitude que Johnny ne s'est pas drogué comme le soir de Baltimore. Quand j'ai dit ça à Tica elle m'a serré la main comme si elle allait tomber à l'eau. Art et Johnny sont allés vers le piano et Art a montré un nouveau thème à Johnny qui a secoué la tête et fredonné. Ils sont extrêmement élégants tous les deux dans leur costume gris mais il est dommage que Johnny ait tellement grossi ces derniers temps.

Tica et moi avons parlé de la soirée de Baltimore où Johnny a eu sa première grande crise. Et j'ai regardé Tica droit dans les yeux, je voulais être sûr qu'elle m'avait compris et qu'elle ne céderait pas cette fois. Si Johnny boit trop de cognac ou fume

tant soit peu de drogue, le concert sera un échec et cela fichera tout par terre. Paris n'est pas un casino de province et tout un public connaisseur a les yeux fixés sur Johnny. J'en ai comme un goût amer dans la bouche, une sorte de colère qui ne s'adresse pas à Johnny ou aux choses qui l'entourent mais plutôt aux gens comme moi, la marquise et Marcel, par exemple. Au fond, nous ne sommes que des égoïstes ; sous le prétexte de veiller sur Johnny, nous ne faisons que protéger l'idée que nous avons de lui, nous nous préparons aux plaisirs nouveaux qu'il va nous donner, nous astiquons la statue que nous avons su découvrir et nous nous apprêtons à la défendre coûte que coûte. Il serait très mauvais pour mon livre (qui va bientôt paraître en anglais et en français) que Johnny ait de mauvaises critiques ce soir. Art et Marcel ont besoin de Johnny pour gagner leur vie, et la marquise, allez donc savoir ce que la marquise trouve en Johnny en plus de son talent. Tout cela n'a rien à voir avec l'autre Johnny et je me demande soudain si ce n'est pas ce qu'il a voulu me dire quand il a arraché sa couverture et s'est montré nu comme un ver, Johnny sans le saxo, Johnny sans habit et sans argent, Johnny obsédé par quelque chose que sa pauvre intelligence n'arrive pas à comprendre mais qui flotte lentement dans sa musique, caresse sa peau et le poussera peut-être à faire un bond imprévisible que nous ne comprendrons jamais.

Toute la sincérité du monde ne peut compenser cette brusque révélation, nous ne sommes que de pauvres salauds à côté d'un type comme Johnny Carter qui vient s'asseoir près de moi pour boire son cognac et me regarde d'un air amusé. Il est temps de partir à la salle Pleyel. Que la musique sauve au moins la fin de la soirée et accomplisse une de ses plus détestables missions, celle de voiler le miroir, de nous rayer de la carte pour quelques heures.

J'écirai, bien sûr, demain, un compte rendu du concert pour *Jazz-Hot*. Mais ici, dans cette salle, avec ces notes de sténo que je griffonne sur un genou, je n'ai pas du tout envie de parler en critique. Pourquoi suis-je incapable de faire comme Johnny, pourquoi suis-je incapable de me jeter tête première contre un mur ? J'oppose minutieusement les mots à la réalité qu'ils prétendent me décrire, je m'abrite derrière des considérations et des doutes qui ne sont que stupide dialectique. Il me semble comprendre pourquoi la prière veut que l'on tombe instinctivement à genoux. Le changement de position c'est le symbole d'un changement dans la voix, dans ce que l'on va dire, dans ce qui est dit. Quand j'en arrive à ce point de compréhension, les choses qui m'avaient paru arbitraires une seconde auparavant se chargent d'un sens profond, se simplifient extraordinairement et en même temps se creusent. Ni Art

ni Marcel n'ont compris que ce n'est pas par simple folie que Johnny a enlevé ses chaussures hier au studio d'enregistrement. Il avait besoin, à ce moment-là, de sentir le sol sous ses pieds, de toucher la terre que sa musique confirme plutôt qu'elle ne fuit. Car je sens cela aussi en Johnny, il ne fuit rien, il ne se drogue pas pour fuir comme la majorité des drogués, il ne joue pas du saxo pour s'abriter derrière la musique, il ne passe pas plusieurs semaines dans les hôpitaux psychiatriques pour se mettre à l'abri de pressions qu'il est incapable de supporter. Son style même, qui est la part la plus authentique de lui-même, prouve que son art n'est pas une substitution ni une façon de se compléter. Johnny a abandonné le langage *hot* parce que ce langage violemment érotique était trop passif pour lui. Chez lui, le désir s'oppose au plaisir et l'en frustre parce que le désir le force à aller de l'avant et l'empêche de considérer comme des audaces les trouvailles du jazz traditionnel. C'est pour cela, je crois, que Johnny n'aime pas beaucoup les *blues* ou le masochisme et les nostalgies... Mais j'ai parlé de tout cela dans mon livre, et j'ai montré comment le renoncement à la satisfaction immédiate avait amené Johnny à élaborer un nouveau langage qu'il poussait aujourd'hui, avec d'autres musiciens, jusque dans ses derniers retranchements. C'est un jazz qui rejette tout érotisme facile, tout wagnérisme si je puis dire, et qui se situe sur un plan désincarné où la musique se meut

enfin en toute liberté comme la peinture délivrée du représentatif peut enfin n'être que peinture. Mais une fois maître de cette musique qui ne facilite ni l'orgasme ni la nostalgie, cette musique que j'aimerais pouvoir appeler métaphysique, Johnny semble vouloir l'utiliser pour s'explorer lui-même, pour mordre à la réalité qui lui échappe un peu plus chaque jour. C'est en cela que réside le haut paradoxe de son style, son agressive efficacité. Incapable de se satisfaire, il est un éperon perpétuel, une construction infinie qui ne trouve pas son plaisir dans l'achèvement mais dans l'exploration sans cesse reprise, l'emploi de facultés qui dédaignent ce qui est immédiatement humain sans rien perdre de leur humanité. Et quand Johnny se perd, comme ce soir, dans la création infiniment recommencée de sa musique, je sais très bien qu'il n'échappe à rien. Aller à un rendez-vous ce n'est pas s'échapper, même si nous reculons chaque fois le lieu du rendez-vous ; quant à ce qui reste en arrière, Johnny l'ignore ou le méprise souverainement. La marquise, par exemple, croit que Johnny a peur de la misère, elle ne comprend pas que la seule chose que puisse redouter Johnny c'est de ne pas trouver une côtelette à portée de son couteau quand il a envie d'en manger une, ou un lit quand il a sommeil, ou cent dollars dans son portefeuille quand il a envie de les dépenser. Johnny ne se meut pas dans un monde d'abstractions comme le nôtre, et c'est pour cela que sa musique, cette admi-

nable musique que je viens d'écouter, n'a rien d'abstrait. Mais lui seul peut faire le compte de ce qu'il a récolté en jouant ; seulement voilà, il doit déjà penser à autre chose, se perdre en de nouvelles conjectures, en de nouvelles suppositions. Ses conquêtes sont comme autant de songes, il les oublie en se réveillant, quand les applaudissements le ramènent de là où il était, si loin, de là où une minute et demie vaut un quart d'heure.

C'est comme si on vivait embrassé à un paratonnerre en plein orage, persuadé qu'il ne se passera rien. Quatre ou cinq jours plus tard j'ai rencontré Art Boucaya au Dupont du Quartier latin, et avant même de me dire bonjour il a levé les yeux au ciel et m'a annoncé les mauvaises nouvelles. Sur l'instant, j'en ai ressenti une satisfaction que je suis obligé de qualifier de maligne : je savais bien que le calme ne pouvait pas durer longtemps. Mais après, quand j'ai pensé aux conséquences, j'en ai eu un coup à l'estomac et j'ai bu deux cognacs cul sec tandis qu'Art me racontait en détail ce qui était arrivé. Delaunay avait prévu une séance d'enregistrement pour présenter un nouveau quintette dirigé par Johnny et comprenant Marcel, Art et deux types d'ici, excellents, l'un au piano, l'autre à la batterie. Ils devaient commencer à trois heures et continuer tout l'après-midi et une partie de la soirée pour s'échauffer avant d'enregistrer un certain nombre de choses. « Et tu sais ce que Johnny

trouve de mieux à faire ? Il commence par arriver à cinq heures, et devant Delaunay qui bouillait d'impatience il s'affaisse sur une chaise en disant qu'il ne se sent pas bien, qu'il n'est venu que pour ne pas laisser tomber complètement les copains mais qu'il n'a aucune envie de jouer.

« On a essayé, Marcel et moi, de le persuader de se reposer d'abord, qu'après on verrait, mais il ne faisait que parler de champs pleins d'urnes et on en a eu pour plus d'une demi-heure avec les urnes. Après quoi, il a sorti de ses poches un tas de feuilles qu'il avait ramassées dans un parc. Au bout de cinq minutes, on se serait cru dans un jardin botanique, les techniciens nous regardaient avec des gueules de travers et avec tout ça, on n'avait encore rien enregistré. Je ne sais pas si tu te rends compte que l'ingénieur du son avait passé trois heures à fumer dans sa cabine et pour un Français ça commence à compter.

« Enfin, Marcel a pu persuader Johnny qu'il valait mieux essayer de jouer un peu. Ils se sont mis à jouer tous les deux, et nous, on les a suivis de loin, histoire de faire quelque chose. Depuis un moment déjà, je me rendais compte que Johnny avait comme une crampe au bras droit et quand il a commencé à jouer, je te jure qu'il était pas beau à voir. Le visage gris et de temps en temps tout son corps secoué de frissons terribles, je voyais le moment où il allait s'étaler de tout son long. Et soudain, le voilà qui pousse un cri, nous regarde tous, les uns après

les autres, lentement, en nous demandant qu'est-ce qu'on attend pour jouer *Amorous*, tu sais, ce thème d'Alamo. Bon, Delaunay fait un signe au technicien, on attaque tous du mieux qu'on peut, Johnny se plante sur ses jambes écartées comme s'il était sur un bateau qui tangue et il se met à jouer comme je ne l'ai jamais entendu jouer de ma vie, je te le jure. Ça a duré trois minutes, après quoi il nous a lâché un de ces couacs à faire frémir Dieu le père et il est allé s'asseoir dans un coin en nous laissant nous démerder tout seuls.

« Mais c'est pas tout ; quand on a eu fini, Johnny s'est mis à dire que c'était très mauvais et que cet enregistrement ne comptait pas. Naturellement, Delaunay ne l'a pas écouté parce que, malgré tous les défauts, le solo de Johnny valait mille fois ceux que tu connais déjà. Ça ne ressemblait à rien, je ne sais pas comment t'expliquer... tu verras toi-même, tu penses bien que ni Delaunay ni les techniciens n'allaient détruire une chose pareille.

« Alors Johnny s'est mis dans une colère folle et a menacé de casser les vitres de la cabine si on ne lui prouvait pas que l'enregistrement avait été annulé. L'ingénieur a fini par lui montrer un truc quelconque pour le calmer et Johnny a proposé alors d'enregistrer *Streptomycine* qui a beaucoup mieux marché qu'*Amorous*, si tu veux, et beaucoup plus mal aussi ; c'est un

morceau impeccable, d'abord, d'un seul jet, mais il lui manque cette chose incroyable que Johnny avait mise dans *Amorous*. »

Art vide son demi avec un grand soupir et me regarde d'un air lugubre. Je lui demande ce qu'a fait Johnny après ça. Eh bien, après leur avoir cassé la tête à tous avec ses histoires de feuilles et de champs pleins d'urnes, il n'avait pas voulu se remettre à jouer et il était sorti du studio en titubant. Marcel lui avait pris son saxo pour qu'il ne le perdît pas ou ne le cassât pas et les deux Français l'avaient reconduit à son hôtel.

Je n'avais plus qu'une chose à faire, aller tout de suite voir Johnny. Mais j'ai remis ma visite au lendemain et, le lendemain matin, j'ai trouvé Johnny dans les faits divers du *Figaro* ; il paraît que pendant la nuit il a mis le feu à sa chambre d'hôtel et qu'il est sorti en courant, tout nu, dans les couloirs. Dédée et lui sont sains et saufs mais on a tout de même emmené Johnny à l'hôpital où il est en observation. J'ai montré l'entre-filet à ma femme pour distraire sa convalescence et j'ai couru à l'hôpital où ma carte de journaliste ne m'a servi à rien. Tout ce que j'ai pu savoir c'est que Johnny délire et qu'il a dans le corps une dose de marijuana capable de faire perdre la raison à dix personnes. La pauvre Dédée n'a pas été capable de lui résister. Toutes les femmes de Johnny finissent toujours par être ses complices et rien ne m'enlèvera de l'idée que c'est la marquise qui lui a fait passer la drogue.

Bref, toujours est-il que j'ai couru chez Delaunay pour écouter *Amorous*. Qui sait si *Amorous* n'est pas le testament du pauvre Johnny, et en ce cas ce m'est un devoir professionnel...

Mais non, pas encore. Dédée m'a téléphoné cinq jours après pour me dire que Johnny allait beaucoup mieux et qu'il voulait me voir. J'ai renoncé à lui faire des reproches, d'abord parce que ce serait perdre mon temps, ensuite parce que la voix de la pauvre Dédée semblait sortir d'une théière fêlée. J'ai promis de passer tout de suite à l'hôpital et j'ai ajouté qu'on pourrait peut-être organiser une tournée en province quand Johnny irait mieux. J'ai raccroché quand Dédée s'est mise à pleurer.

Johnny est assis sur son lit, dans une salle où il y a deux autres malades qui heureusement dorment. Sans me laisser le temps de rien dire, il m'a attrapé la tête entre ses deux grosses pattes et il m'a embrassé plusieurs fois sur le front et sur les joues. Il est terriblement maigre, bien qu'il m'assure qu'il a bon appétit et qu'on lui a donné beaucoup à manger. Pour le moment, ce qui le préoccupe le plus, c'est de savoir si les copains lui en veulent, si sa crise a porté préjudice à quelqu'un. À quoi bon lui répondre, il sait bien que les concerts viennent d'être annulés et que Marcel, Art et les autres sont sur le pavé, mais il me le demande avec l'espoir qu'un heureux événement est arrivé entre-temps pour changer la face des choses. Cela ne m'impressionne pas. Je sais bien qu'au fond de toutes ces pré-

occupations, il y a sa souveraine indifférence, Johnny se fiche éperdument que tout soit à l'eau et je le connais trop pour n'en pas être sûr.

– Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Johnny ? Les choses auraient pu mieux tourner mais tu as le chic pour tout gâcher.

– Oui, je ne peux pas dire le contraire, a dit Johnny d'une voix lasse. Et tout ça, à cause des urnes.

Je me suis rappelé ce que m'avait dit Art et je l'ai regardé.

– Des champs remplis d'urnes, Bruno. Des tas d'urnes invisibles, enterrées dans un champ immense. Je marchais à travers ce champ et de temps en temps je butais sur quelque chose. Tu vas me dire que j'ai rêvé, naturellement. Tiens, voilà comment ça se passait : de temps en temps, je butais contre une urne, puis, peu à peu, je me suis aperçu que le champ était rempli d'urnes, des milliers et des milliers d'urnes et dans chacune il y avait les cendres d'un mort. Alors je me suis baissé et je me suis mis à creuser la terre avec mes ongles et j'ai déterré une des urnes. Oui, je me rappelle. Je me rappelle que j'ai pensé : « Celle-là, elle est sûrement vide, car c'est la mienne. » Eh bien non, elle était pleine d'une poudre grise comme celle des autres urnes, que je connaissais sans l'avoir jamais vue. Et alors... et alors c'est à ce moment-là qu'on a commencé d'enregistrer *Amoraus*, il me semble.

J'ai lancé discrètement un coup d'œil à la feuille de température. Assez normale, c'est étrange. Un jeune médecin a entrouvert la porte, m'a salué d'un signe de tête et a fait à Johnny un geste d'encouragement, presque sportif, très sympathique. Mais Johnny n'a pas répondu et quand le médecin eut disparu il a serré les poings.

– Voilà une chose qu'ils ne comprendront jamais ! Ils ressemblent à des singes armés d'un plumeau ou à ces filles du conservatoire de Kansas City qui croyaient jouer Chopin, rien que ça. À Camarillo, Bruno, on m'avait mis dans une chambre avec trois autres gars, et tous les matins un petit interne, bien rose et bien propre, venait nous voir. L'enfant chéri de Kleenex et de Tampax. Un crétin de première qui s'asseyait à côté de moi et essayait de me redonner du courage, à moi, moi qui voulais mourir et qui ne pensais déjà plus à Lan ni à personne. Et le plus beau c'est qu'il se vexait quand je ne faisais pas attention à lui. On aurait dit qu'il s'attendait à me voir soudain m'asseoir sur mon lit, émerveillé par sa peau blanche, ses cheveux bien peignés et ses ongles soignés, et guérir tout d'un coup comme les types qui à peine arrivés à Lourdes jettent leurs béquilles et cabriolent.

« Tu comprends, Bruno, ce type-là et tous les autres types de Camarillo, c'était des convaincus. Convaincus de quoi, tu vas me dire ? – Je ne sais pas, mais ils étaient convaincus. De ce

qu'ils étaient, de ce qu'ils valaient, de leurs diplômes. Non, c'est pas ça. Il y en avait de modestes et qui ne se croyaient pas infaillibles. Mais même le plus modeste était sûr de lui. Et c'est ça qui me foutait en boule, Bruno, qu'ils se *sentent sûrs d'eux*. Sûrs de quoi, dis-moi un peu, alors que moi, un pauvre diable pestiféré, j'avais assez de conscience pour sentir que le monde n'était qu'une gelée, que tout tremblait autour de nous et qu'il suffisait de faire un peu attention, de s'écouter un peu, de se taire un peu pour découvrir les trous. Sur la porte, sur le lit : des trous. Sur la main, sur le journal, sur l'air, sur le temps : des trous partout, une énorme éponge, une passoire qui se passe à son propre crible... Mais eux, ils sont la science américaine, tu comprends, Bruno ? Leur blouse blanche les protège des trous ; ils ne voyaient rien, tu m'entends, rien de rien ; ils acceptaient ce que d'autres avaient vu pour eux, ils s'imaginaient qu'ils voyaient. Ah ! le jour où j'ai pu les envoyer promener, reprendre le train et regarder par la portière comme tout basculait en arrière, éclatait en morceaux. Je ne sais pas si t'as remarqué comme le paysage se casse en mille morceaux quand tu le regardes s'éloigner... »

Nous fumons des gauloises. Johnny a la permission de boire un peu de cognac et de fumer huit à dix cigarettes par jour. Mais on voit bien que c'est son corps qui fume et que lui est ailleurs comme s'il refusait de sortir du puits. Je me demande

ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, ces jours derniers... Je ne veux pas lui poser de questions qui pourraient l'exciter mais s'il pouvait parler de lui-même... Nous fumons en silence et parfois Johnny étend le bras et me passe la main sur le visage, comme pour m'identifier. Puis il joue avec son bracelet-montre, le regarde avec tendresse.

– Ils croient qu'ils savent tout, dit-il soudain, et ils le croient parce qu'ils ont fait un grand tas de livres et les ont mangés. Ça me donne envie de rire parce qu'au fond ce sont de braves types mais ils sont convaincus que ce qu'ils étudient et ce qu'ils font sont des choses très difficiles et très profondes. C'est pareil au cirque, Bruno, et pareil aussi pour les musiciens. Les gens se figurent que certaines choses sont le comble de la difficulté et c'est pour ça qu'ils applaudissent les trapézistes ou qu'ils m'applaudissent. Mais ce qui est vraiment difficile ce n'est pas ça. C'est, par exemple, regarder ou comprendre un chat ou un chien. Voilà le difficile, l'infiniment difficile. Hier soir je me suis regardé dans cette petite glace et c'était si terriblement difficile que j'ai failli sauter du lit, je t'assure. Imagine un peu que tu te voies, que tu voies vraiment toi-même ; cela seul suffit à te glacer pour une demi-heure. Ce type, là, en face de moi, ce n'était pas moi, pendant un instant j'ai senti clairement que ce n'était pas moi. Je l'ai surpris en passant, je l'ai pris au dépourvu et j'ai su que ce n'était pas moi. C'est une chose que

j'ai sentie et quand on sent quelque chose... Mais c'est comme à Palm Beach, après une vague en vient une autre et puis encore une autre... T'as à peine senti quelque chose que voilà les mots qui rappliquent... Non, ce n'est pas les mots, c'est ce qui est dans les mots, cette espèce de colle, de bave. La bave arrive et elle te persuade que le type du miroir c'est bien toi. Mais bien sûr, voyons. C'est bien moi, mes cheveux, ma cicatrice. Mais les gens ne s'aperçoivent pas que ce n'est pas vrai et c'est pour ça qu'il leur est si facile de se regarder dans une glace. Ou de couper un morceau de pain avec un couteau. T'as déjà coupé un morceau de pain avec un couteau, Bruno ?

– Cela m'est arrivé, ai-je dit, amusé.

– Et ça te fait rien ? Moi, je peux pas, Bruno. Un soir j'ai tout envoyé en l'air et le couteau a failli crever l'œil d'un Japonais à la table d'à côté. C'était à Los Angeles, ça a fait un de ces foins... Quand j'ai voulu leur expliquer, la police m'a emmené. Ça me semblait pourtant si simple de tout leur expliquer. Mais ça m'a permis de connaître le Dr Christie. Un type sensationnel et pourtant, moi, tu sais, les docteurs...

Il a promené une main dans l'air et y a laissé comme une trace. Il sourit. J'ai la sensation qu'il est seul, complètement seul. Je me sens comme creux à côté de lui. S'il lui prenait fantaisie de passer sa main à travers moi, il enfoncerait comme

dans du beurre, comme dans de la fumée. C'est peut-être pour ça qu'il m'effleure parfois le visage de ses doigts, prudemment.

– Tu as le pain, là, sur la table, dit Johnny en regardant droit devant lui. C'est une chose solide, tu ne peux pas dire le contraire, qui a une belle couleur, un parfum. C'est quelque chose qui n'est pas moi, qui est différent de moi, en dehors de moi. Mais si je le touche, si j'étends la main et si je le prends, il y a quelque chose qui change, tu ne crois pas ? Le pain est en dehors de moi mais si je le touche avec mes doigts, je le sens, je sens que c'est ça le monde, mais si je peux le toucher et le sentir, alors on peut pas vraiment dire que ce soit autre chose ou tu crois qu'on peut le dire quand même ?

– Mon pauvre vieux, ça fait des milliers d'années que des tas de barbus se triturent les méninges pour trouver une solution à ce problème.

– Dans le pain, il fait jour, murmure Johnny en se cachant le visage dans ses mains. Et moi je n'ose pas le toucher, le couper en deux, le mettre dans ma bouche. Il ne se passe rien, je le sais, et c'est ça le plus terrible. Tu te rends compte à quel point c'est terrible qu'il ne se passe rien ? Tu coupes le pain, tu lui plantes le couteau dans le cœur et tout continue comme avant. Je ne comprends pas, Bruno.

L'air de Johnny, son excitation commencent à m'inquiéter. Cela devient de plus en plus difficile de le faire parler de jazz,

de ses souvenirs, de ses projets, de le ramener à la réalité (à la réalité... je n'ai pas plus tôt écrit ce mot qu'il me dégoûte. Johnny a raison, la réalité ne peut pas être cela, il n'est pas possible que la réalité soit d'être critique de jazz, sinon il y a quelqu'un qui se fiche de nous. Mais d'autre part, si l'on accepte de suivre Johnny, on finira tous à l'asile).

Il s'est endormi, ou du moins il a fermé les yeux et fait semblant de dormir. Je me rends compte, une fois de plus, combien il est difficile de savoir ce que fait Johnny, ce qu'il *est*. S'il dort, s'il fait semblant de dormir, s'il croit dormir. Je me sens toujours beaucoup plus loin de Johnny que de n'importe quel autre ami. Il est on ne peut plus vulgaire, commun, dominé par les circonstances de sa pauvre vie, accessible de tous côtés, apparemment. N'importe qui pourrait être Johnny, simplement en acceptant d'être un pauvre diable malade et vicieux, sans volonté, plein de poésie et de talent. Apparemment. Moi qui ai toute ma vie admiré les génies, les Picasso, les Einstein, les Gandhi, toute la sainte liste que n'importe qui peut dresser en cinq minutes, je suis prêt à admettre que ces phénomènes vivent dans un monde à part et qu'avec eux il ne faut s'étonner de rien. Ils sont « différents », il faut toujours en revenir là. Par contre, la différence entre Johnny et nous est imperceptible, irritante parce que mystérieuse, parce que inexplicable. Johnny

n'est pas un génie, il n'a rien découvert, il y a même des gens qui n'aiment pas son jeu. Panassié, par exemple, trouve Johnny franchement mauvais et bien que ce soit Panassié qui est franchement mauvais, il y a, de toute façon, matière à polémique. Bref, je cherchais à comprendre pourquoi ce qui rend Johnny différent de nous est inexplicable, pourquoi cela ne réside point en des différences visibles. Et il me semble aussi qu'il est le premier à en souffrir et que cela l'affecte autant que nous... On aurait presque envie de dire que Johnny est comme un ange parmi les hommes, mais une élémentaire honnêteté nous oblige à rengainer la phrase, à reconnaître que Johnny est plutôt comme un homme parmi les anges, une réalité parmi toutes ces irréalités que nous sommes. C'est pour cela, peut-être, que Johnny me touche si souvent le visage de ses mains et que je me sens alors si malheureux, si transparent, si peu de chose avec ma bonne santé, ma maison, ma femme, ma réputation. Ma réputation, surtout. Surtout ma réputation.

Mais c'est toujours la même chose, à peine ai-je été hors de l'hôpital, à peine ai-je mis le pied dans la rue, dans l'heure, dans tout ce que j'ai à faire, que la crêpe s'est retournée doucement en l'air et est retombée à l'envers. Pauvre Johnny qui vit tellement en dehors de la réalité...

Heureusement que l'histoire de l'incendie s'est parfaitement arrangée. Comme il fallait s'y attendre, la marquise y a mis du sien. Dédée et Art Boucaya sont venus me chercher au journal et nous sommes allés tous les trois chez *Vix* écouter le déjà célèbre mais encore secret enregistrement d'*Amorous*. Dans le taxi, Dédée m'a raconté du bout des lèvres comment la marquise avait sorti Johnny d'embarras ; mais après tout, l'incendie s'était limité à un matelas roussi et à une frousse terrible de tous les Algériens qui vivent dans l'hôtel de la rue Lagrange. L'amende (payée), un autre hôtel (également payé) et Johnny est maintenant convalescent dans un immense et très beau lit et il boit tout le lait qu'il veut et il lit *Paris-Match* et le *New Yorker*, sans oublier son fameux petit livre galeux des poèmes de Dylan Thomas, tout gribouillé d'annotations.

Munis de ces nouvelles et d'un cognac pris au café du coin, nous nous sommes installés dans la salle d'auditions pour écouter *Amorous* et *Streptomycine*. Art a demandé qu'on éteignît les lumières et il s'est couché par terre pour mieux écouter. Alors Johnny est arrivé et il nous a promené sa musique sur la figure un quart d'heure durant. Je comprends que l'idée que l'on publie *Amorous* puisse le mettre en fureur, les imperfections sont visibles à l'œil nu, le halètement qui accompagne certaines fins de phrases est parfaitement audible et surtout le terrible couac final, cette note sourde et brève qui m'a fait penser à un

cœur qui éclate, à un couteau qui entre dans un pain (et lui qui me parlait de pain il y a quelques jours). Mais ce que Johnny ne percevrait pas et qui est insoutenablement beau, c'est cette angoisse qui cherche une issue dans cette improvisation qui fuit de tous les côtés, qui interroge, qui gesticule désespérément. Johnny ne peut pas comprendre : ce qui lui paraît être un échec est pour nous une voie ou tout au moins l'amorce d'une voie. *Amorous* restera un des plus grands moments du jazz. L'artiste qui est en Johnny sera fou de rage chaque fois qu'il entendra cette caricature de son désir, de tout ce qu'il a voulu dire pendant qu'il luttait, chancelait, pendant que la salive lui échappait de la bouche en même temps que la musique, plus seul que jamais face à ce qu'il poursuit, à ce qui le fuit à mesure qu'il le traque. C'est curieux, il m'a fallu écouter *Amorous* pour comprendre, bien qu'il y ait déjà eu d'autres indices, que Johnny n'est pas une victime, n'est pas un pauvre persécuté, comme tout le monde le croit. Je sais maintenant que ce n'est pas vrai. Johnny n'est pas le poursuivi mais le poursuivant, tout ce qui lui arrive dans la vie sont des malchances de chasseur et non d'animal traqué. Personne ne peut savoir ce que poursuit Johnny mais c'est ainsi, c'est là, dans *Amorous*, dans la marijuana, dans ses discours absurdes, dans ses rechutes, dans le petit livre de Dylan Thomas, dans cette façon d'être un pauvre diable qui élève Johnny au-dessus de lui-même et en fait une

absurdité vivante, un chasseur sans jambes et sans bras, un lièvre qui court derrière un tigre endormi. Et je me vois dans l'obligation de dire qu'au fond *Amorous* m'a donné envie de vomir, comme pour me délivrer de cette musique, de tout ce qui, dans ce disque, court derrière moi et derrière tous, cette masse noire et informe, sans mains et sans pieds, ce chimpanzé affolé qui me passe ses doigts sur la figure et me sourit avec attendrissement.

Dans la rue, j'ai demandé à Dédée quels étaient ses projets, dès que Johnny pourrait sortir de l'hôtel (la police l'en empêche pour le moment), une nouvelle marque de disques enregistrera tout ce qu'il voudra et il sera très bien payé. Art dit que Johnny a plein d'idées épatantes et que Marcel et lui vont bientôt travailler ces nouveaux thèmes, mais je sais qu'Art est en relation avec un imprésario pour revenir à New York le plus tôt possible. Ce qui se comprend parfaitement, pauvre garçon.

– Tica est très chic avec nous, a dit Dédée d'un air pincé.

Il est vrai que pour elle c'est si facile. Elle arrive toujours à la dernière minute mais elle n'a qu'à ouvrir son portefeuille et tout s'arrange. Moi, par contre...

Nous nous sommes regardés, Art et moi. Il n'y a rien à lui dire. Les femmes s'obstinent à tourner autour de Johnny. Ce n'est pas étonnant, il n'est même pas nécessaire d'être une femme pour se sentir attiré par Johnny. Ce qui est difficile c'est

de tourner autour de lui en gardant ses distances, comme un bon satellite, un bon critique.

– Venez nous voir aussitôt que vous pourrez, m'a dit Dédée. Il aime bien parler avec vous.

Côté Johnny, tout va bien pour le moment. Mais il est curieux, il est inquiétant que je me sente si prodigieusement content dès que les choses vont bien côté Johnny. Je ne suis pas assez innocent pour croire à une simple réaction d'amitié. C'est plutôt comme un sursis, un soupir de soulagement. Et cela m'enrage d'être le seul à sentir cela, à en souffrir sans cesse. Cela me met en rage que Tica, Dédée ou Art Boucaya ne comprennent pas que toutes les fois que Johnny souffre, va en prison, veut se tuer, met le feu à un matelas ou court tout nu dans les couloirs d'un hôtel, il paie pour eux, il meurt pour eux. Sans le savoir. Il n'est pas de ceux qui prononcent de grands discours au pied de l'échafaud ou écrivent des livres pour dénoncer les maux de l'humanité ou jouent du piano comme pour laver le monde de ses péchés. Sans le savoir pauvre saxophoniste, avec tout ce que ce mot a de ridicule, de négligeable, un saxophoniste de plus parmi tant d'autres saxophonistes. L'ennui c'est que si je continue ainsi je vais davantage parler de moi-même que de Johnny. Je vais ressembler à un évangéliste et cela ne m'amuse pas du tout. Pour retrouver un peu de confiance j'ai pensé avec cynisme en revenant chez moi que

dans mon livre sur Johnny je ne fais qu'une allusion discrète au côté pathologique du personnage. Je n'ai pas jugé nécessaire d'expliquer aux gens que Johnny croit se promener dans des champs pleins d'urnes ou que les peintures bougent quand il les regarde ; simples mirages dus à la marijuana et qu'une bonne cure de désintoxication ferait disparaître. Mais on dirait que Johnny me laisse en gage ces hallucinations, qu'il me les fourre dans la poche comme de simples mouchoirs en attendant le moment de les reprendre. Je crois que je suis le seul à les partager, à les redouter et à les supporter avec lui ; et personne ne le sait, pas même Johnny. On ne peut pas lui avouer ces choses-là comme on les avouerait à un homme réellement grand devant lequel on s'humilie en échange d'un conseil. Quel est donc ce monde qu'il me faut charger comme un fardeau ? Quelle sorte d'évangéliste suis-je ? Il n'y a pas la moindre grandeur en Johnny, je l'ai su dès le premier coup d'œil, dès que j'ai commencé à l'admirer. Je ne sais pas pourquoi (je ne *sais* pas pourquoi) j'ai cru un moment qu'il y avait en Johnny de la grandeur mais il l'a démentie jour après jour (ou nous l'avons démentie nous-mêmes et ce n'est pas la même chose). Soyons honnêtes, il y a en Johnny le fantôme d'un autre Johnny qui eût pu être, et cet autre Johnny est plein de grandeur ou tout au moins il évoque et contient en négatif cette dimension supérieure.

Quand je pense à ses tentatives pour changer de vie, depuis son suicide manqué jusqu'à la marijuana, ce sont bien celles qu'on pouvait attendre d'un être aussi dénué de grandeur que lui. Mais je crois que je ne l'en admire que plus, car il est véritablement le chimpanzé qui apprend à lire, le pauvre diable qui se casse le nez contre les murs, se refuse à admettre l'évidence et recommence.

Ah ! mais si un jour le chimpanzé parvient à lire, quelle débandade, quel sauve-qui-peut, et moi le premier. Il est terrible de voir un homme des plus ordinaires se jeter contre les murs avec cette violence. Le choc de ses os contre la pierre dénonce notre lâcheté, et la première phrase de sa musique la réduit en miettes. (Les martyrs, les héros, d'accord, on sait où ils vont. Mais Johnny !)

Séquences. Je ne vois pas une autre façon de dire. Soudain, dans la vie d'un homme, se déclenchent des séquences terribles ou stupides sans qu'on sache quelle loi, hors des lois connues, en décide. Ainsi, ce matin, alors que la joie de savoir Johnny Carter heureux et en meilleure santé me durait encore, on m'a téléphoné d'urgence au journal. C'est Tica qui téléphonait pour me dire que Bee, la plus jeune fille de Lan et de Johnny, venait de mourir à Chicago et que Johnny, naturellement, était à moitié fou et que je ferais bien d'aller les seconder un peu.

J'ai monté un autre escalier d'hôtel (il y en a déjà tellement dans l'histoire de mon amitié avec Johnny) pour trouver Tica en train de prendre le thé, Dédée mouillant une serviette, Art, Delaunay et Pepe Ramirez parlant à voix basse des dernières nouvelles de Lester Young, et Johnny, immobile dans son lit, une serviette sur le front, l'air parfaitement calme et presque dédaigneux. J'ai immédiatement rempoché ma mine de circonstance et je me suis borné à serrer très fort la main de Johnny, à allumer une cigarette et à attendre.

– Bruno, ça me fait mal, là, a dit Johnny au bout d'un moment en touchant l'endroit présumé du cœur. Bruno, elle était comme une petite pierre blanche dans ma main. Et je ne suis rien d'autre qu'un pauvre cheval jaune et personne, jamais, ne pourra essuyer mes larmes.

Tout cela dit sur un ton solennel, comme s'il récitait. Tica regarde Art et tous les deux font des gestes d'indulgence parce que Johnny ne peut pas les voir. Personnellement, les phrases bon marché me dégoûtent, sans compter que j'ai l'impression d'avoir déjà lu celle-là quelque part ; j'ai cru entendre parler un masque qui rendait un son creux. Dédée est venue changer la serviette et j'ai pu apercevoir le visage de Johnny ; il est d'un gris cendré, la bouche tordue, les yeux plissés tant il serre fort les paupières. Comme toujours avec Johnny, les choses ont tourné d'une façon imprévisible et Pepe Ramirez qui le connai-

sait à peine est encore sous l'effet d'un étonnement scandalisé, car au bout d'un moment Johnny s'est assis sur son lit et s'est mis à nous insulter lentement, en mâchant chaque mot, puis en le lâchant comme une toupie, il s'est mis à insulter les responsables de l'enregistrement d'*Amorous*, sans regarder personne, mais l'incroyable obscénité de ses phrases nous clouait tous comme des insectes sur un carton ; ça a duré deux pleines minutes, tout le monde y a passé, Art, Delaunay, moi-même (bien que moi...) et finalement Dédée, le Christ tout-puissant et notre pute de mère, tous tant que nous sommes et sans exception. Ce fut, au fond, avec la petite pierre blanche, l'oraison funèbre de Bee, morte à Chicago d'une pneumonie.

Quinze jours vides passeront ; une montagne de travail, des articles, des visites, résumé assez fidèle de la vie d'un critique, cet homme qui ne peut vivre que d'emprunts. Un soir nous nous retrouverons, Tica, Baby Lennox et moi au Café de Flore, fredonnant joyeusement *Out of nowhere*, parlant d'un solo de piano de Billy Taylor que nous avons bien aimé tous les trois mais surtout Baby Lennox qui a pris maintenant un style Saint-Germain-des-Prés qui lui va à merveille. Baby verra apparaître Johnny et elle le suivra des yeux avec toute l'adoration de ses vingt ans et Johnny la regardera sans la voir et passera son

chemin ; il ira s'asseoir seul à une autre table, complètement ivre ou endormi... Tica posera sa main sur mon genou.

– Tu vois, il a dû refumer hier soir, ou cet après-midi. Cette femme...

Je lui répondrai du bout des lèvres que Dédée n'était pas plus coupable qu'elle, par exemple, qui avait fumé des dizaines de fois avec Johnny et qui recommencera quand ça lui chantera. J'aurai soudain envie de m'en aller et d'être seul comme toutes les fois où je ne peux approcher Johnny, où je ne peux être avec lui, du même côté que lui. Je le verrai tracer des dessins sur la table avec son doigt, regarder longuement le garçon qui lui demande ce qu'il veut boire, puis dessiner enfin dans l'air une sorte de flèche et la soutenir des deux mains comme si elle pesait très lourd ; les gens aux tables voisines commenceront à s'amuser discrètement ainsi qu'il convient au public du Flore. Alors Tica dira : « Merde », ira vers Johnny et lui parlera à l'oreille après avoir commandé quelque chose au garçon. Il va sans dire que Baby en profitera pour me confier ses plus chers espoirs, mais je lui répondrai que ce soir il faut laisser Johnny tranquille et que les petites filles sages vont au lit de bonne heure, si possible en compagnie d'un critique de jazz. Baby rira gentiment, sa main caressera mes cheveux, puis nous nous immobiliserons pour regarder passer la fille qui s'enduit le visage au blanc de céruse et se peint les yeux et même la

bouche en vert. Baby dira que ce n'est pas si mal que ça après tout et moi je lui demanderai de me chanter tout bas un de ces blues qui sont en train de la rendre célèbre à Londres ou à Stockholm. Puis nous reviendrons à *Out of nowhere* qui nous poursuit ce soir, interminablement, comme un chien qui serait blanc de céruse lui aussi, avec des yeux verts.

Deux des gars qui font partie du nouveau quintette de Johnny passeront près de nous et j'en profiterai pour leur demander comment ça a marché hier soir ; j'apprendrai que Johnny pouvait à peine jouer mais que ses quelques notes valaient toutes les improvisations d'un John Lewis. Et je me demanderai jusqu'où va pouvoir tenir Johnny et surtout le public qui croit en Johnny. Baby m'accablera de questions et je finirai par expliquer à Baby, qui décidément mérite bien son surnom, que Johnny est malade et fichu, que les gars de son quintette en ont de plus en plus marre et que ça va craquer un de ces quatre matins comme ça a déjà craqué à San Francisco, à Baltimore et à New York, une demi-douzaine de fois.

Deux saxophonistes du quartier entreront et iront dire bonjour à Johnny mais il les regardera d'un air affreusement idiot, comme de très loin, avec des yeux humides et doux, la bouche entrouverte et pleine à ras bord de salive. Amusant d'observer le double manège de Tica et de Baby. Tica utilisera l'ascendant qu'elle sait avoir sur les hommes pour éloigner les saxopho-

nistes avec une rapide explication et un sourire. Baby me soufflera dans l'oreille son admiration pour Johnny et dira qu'il faudrait l'emmener sans plus attendre dans une clinique pour le désintoxiquer, uniquement parce qu'elle est jalouse et qu'elle voudrait coucher avec Johnny ce soir même, ce qui est visiblement impossible et ce qui me fait un sensible plaisir. Je me dirai, comme toutes les fois que je rencontre Baby, combien il serait délicieux de caresser ses cuisses et je serai à deux doigts de lui proposer d'aller prendre un verre dans un endroit plus tranquille (elle ne voudrait pas d'ailleurs et moi non plus parce que cette table, là-bas, nous rive à notre chaise, le cœur désolé). Soudain, et sans qu'on puisse savoir ce qui va arriver, nous verrons Johnny se lever lentement, nous regarder, nous reconnaître, venir vers nous – ou plutôt vers moi, Baby ne compte pas – et, une fois devant notre table, se pencher avec le plus grand naturel, comme quelqu'un qui va prendre une frite dans l'assiette, s'agenouiller devant moi, toujours avec le plus grand naturel, puis me regarder bien en face et je verrai qu'il pleure et je devinerai que c'est à cause de la petite Bee.

J'ai voulu relever Johnny, éviter qu'il ne se rende ridicule et finalement c'est moi qui me suis rendu ridicule, car il n'y a rien de plus lamentable qu'un homme qui s'évertue à en entraîner un autre qui se trouve fort bien là où il est, qui se sent parfaitement bien dans la position qu'il a eu envie de prendre, au

point que les habitués du Flore – qui ne s'émeuvent pas pour si peu – m'ont regardé d'un air peu aimable – et encore ils ne savaient pas que cet homme noir agenouillé était Johnny Carter – ils m'ont regardé comme on pourrait regarder un hurluberlu qui, grimpé sur un autel, tirerait le Christ par les pieds pour le faire descendre de la croix. Et Johnny aussi me l'a reproché, il a simplement levé les yeux vers moi et m'a regardé en pleurant silencieusement ; alors je n'ai plus eu qu'une chose à faire, me rasseoir en face de lui mais je me sentais encore plus mal que lui, j'aurais préféré être n'importe où plutôt que sur cette chaise et devant Johnny à genoux... Des siècles ont passé avant que quelqu'un bouge, avant que les larmes s'arrêtent de couler sur le visage de Johnny, avant que ses yeux ne se détournent des miens, et moi j'essayais de lui offrir une cigarette, d'en allumer une pour moi, de faire un geste de connivence à Baby qui était sur le point de s'enfuir en courant ou de fondre en larmes, elle aussi. Comme toujours, c'est Tica qui a remis les choses en ordre en venant s'asseoir à notre table avec son air tranquille ; elle a approché une chaise de Johnny et a posé sa main sur son épaule, sans le forcer à rien, mais à la fin Johnny s'est un peu redressé et il est passé de cette horrible position à l'attitude correcte de l'ami assis. Les gens se sont lassés de le regarder, lui de pleurer et nous de nous sentir misérables comme des chiens. J'ai soudain compris la tendresse

qu'ont certains peintres pour les chaises ; la moindre chaise du Flore m'est soudain apparue comme un objet merveilleux, une fleur, un parfum, le parfait instrument de l'ordre et de la décence dans la cité.

Johnny a sorti un mouchoir, s'est un peu excusé et Tica a commandé un café bien tassé et le lui a fait boire. Baby a été sensationnelle, elle a soudain renoncé, en l'honneur de Johnny, à sa stupidité coutumière et elle s'est mise à fredonner *Mamie's blues*, comme si de rien n'était, et Johnny l'a regardée et il a souri, et il me semble que Tica et moi avons pensé en même temps que l'image de Bee se perdait peu à peu dans le fond des yeux de Johnny et qu'une fois de plus Johnny acceptait de revenir un moment à côté de nous, de rester avec nous jusqu'à sa prochaine fugue. Et comme toujours, à peine avais-je cessé de me sentir lâche et misérable, mon sentiment de supériorité vis-à-vis de Johnny a repris le dessus et m'a permis de me montrer indulgent, de parler de tout un peu sans aborder les sujets trop personnels (c'eût été terrible de voir Johnny glisser à nouveau de sa chaise, se remettre à...) et fort heureusement Tica et Baby ont été parfaites, les clients du Flore se sont peu à peu renouvelés et ceux de une heure du matin ne se sont même pas doutés de ce qui s'était passé, bien que, tout compte fait, il ne se soit pas passé grand-chose. Baby est partie la première (c'est une fille travailleuse, Baby ; demain matin, dès neuf heures, elle

sera en train de répéter avec Fred Callender pour enregistrer l'après-midi), et Tica a avalé son troisième verre de cognac et nous a offert de nous ramener chez nous. Alors Johnny a dit que non, qu'il préférerait bavarder encore un moment avec moi, et Tica a trouvé qu'il avait raison et elle est partie non sans avoir auparavant payé toutes les consommations, ainsi qu'il convient à une marquise. Johnny et moi, après nous être envoyé un petit verre de chartreuse, nous sommes mis à déambuler dans Saint-Germain-des-Prés parce que Johnny a dit que ça lui ferait du bien de marcher un peu et que je ne suis pas homme à laisser tomber les copains en pareille circonstance.

La rue de l'Abbaye nous conduit peu à peu à la place Furstemberg qui rappelle dangereusement à Johnny un petit théâtre que lui avait offert son parrain quand il avait huit ans. J'essaie de l'entraîner rue Jacob, de peur que ces souvenirs ne le ramènent à Bee, mais il semble que le chapitre soit clos pour ce soir. Il marche calmement sans tituber (je l'ai souvent vu chanceler, même sans être ivre ; quelque chose qui ne va pas dans les réflexes) et la chaleur de la nuit, le silence des rues nous font du bien à tous les deux. Nous fumons des gauloises, nous nous laissons porter vers la Seine et devant une des boîtes en fer des libraires du quai Conti l'air que siffle un étudiant en passant nous remet en mémoire un thème de Vivaldi et nous nous mettons à le chanter avec sentiment et enthousiasme et Johnny

dit que s'il avait son saxo il passerait la nuit à jouer du Vivaldi, ce que je trouve tout de même un peu exagéré.

– Bon, eh bien, je jouerai aussi un peu de Bach et un peu de Charles Ives, a dit Johnny, condescendant. Je ne sais pas pourquoi les Français n'aiment pas Charles Ives. Tu connais ses chansons ? Celle du léopard surtout, il faut que tu apprennes celle du léopard : *A leopard...*

Et le voilà parti sur le léopard avec sa mince voix de ténor. Il va sans dire que la plupart des phrases qu'il chante ne sont absolument pas de Charles Ives, mais ça lui est bien égal, du moment qu'il chante un air qui lui plaît. Finalement nous nous asseyons sur le parapet devant la rue Gît-le-Cœur et nous fumons une autre cigarette parce que la nuit est belle. Nous savons que d'ici un moment le tabac nous obligera à aller prendre une bière dans un café, et cela nous fait plaisir d'avance, à Johnny et à moi. Je ne remarque même pas sur le moment la première allusion qu'il fait à mon livre parce qu'il se remet tout de suite à parler de Charles Ives, des thèmes de Charles Ives qu'il s'est amusé à reprendre plusieurs fois dans ses disques sans que personne s'en aperçoive (pas même Ives, je suppose), mais au bout d'un moment l'allusion qu'il a faite à mon livre me revient et j'essaie de l'y ramener.

– Oh, j'en ai lu quelques pages seulement. On en a beaucoup parlé chez Tica de ton livre, mais moi je ne comprenais

même pas le titre. Heureusement, hier, Art m'a apporté l'édition anglaise et j'ai pu en lire un peu. Il est très bien ton livre.

J'adopte l'attitude d'usage dans ces cas-là, un air mi-détaché, mi-intéressé comme si son opinion allait me révéler, à moi l'auteur, la vérité sur mon œuvre.

– C'est comme dans un miroir, dit Johnny. Au début, je croyais que lire ce qu'on écrit sur vous c'était plus ou moins comme se voir soi-même, mais pas dans un miroir. J'admire beaucoup les écrivains, c'est incroyable toutes les choses qu'ils disent. Toute cette partie sur les origines du be-bop...

– Tu sais, je n'ai fait que transcrire littéralement ce que tu m'avais raconté à Baltimore, dis-je en me défendant, sans savoir pourquoi.

– Oui, en effet, j'ai tout retrouvé, mais c'est quand même comme dans un miroir, reprend Johnny, d'un air obstiné.

– Que veux-tu de plus ? Les miroirs sont fidèles.

– Il y a des choses qui manquent, Bruno. Tu es beaucoup plus calé que moi, mais il me semble qu'il manque des choses.

– Celles dont tu as oublié de me parler, dis-je un peu piqué.

Il ne faudrait tout de même pas que ce singe sans cervelle... J'en parlerai à Delaunay, il serait désolant qu'une déclaration imprudente pût nuire à un essai de critique aussi sérieux... *La vieille robe rouge de Lan*, par exemple, est en train de dire Johnny. De toute façon, je pourrais peut-être ajouter à une nouvelle

édition ce qu'il va me dire ce soir. *Elle sentait un peu le chien*, est en train de dire Johnny, *et c'était la seule chose qui eût de l'intérêt dans ce disque*. Oui, écouter attentivement et agir vite, car il serait fâcheux que d'autres pussent utiliser ces démentis. *Et l'urne du milieu, la plus grande, était pleine d'une cendre presque bleue*, est en train de dire Johnny, *et elle ressemblait à un poudrier qu'avait ma sœur*. Tant qu'il s'en tient aux hallucinations passe, mais il ne faudrait pas qu'il s'attaque aux idées fondamentales, à cette nouvelle esthétique qui m'a valu tant d'éloges... *Sans compter que le cool ce n'est pas du tout ce que tu as écrit*, est en train de dire Johnny. Attention.

– Comment, ce n'est pas ce que j'ai écrit ? Johnny, il est bon, certes, que les choses changent mais il n'y a pas six mois que tu...

– Il n'y a pas six mois, dit Johnny en descendant du parapet et en s'y accoudant, la tête dans ses mains. *Six months ago*. Ah ! Bruno, ce que je pourrais jouer en ce moment si les gars étaient là... Et à propos : très astucieux ce que tu as écrit sur le saxo et le sexe, très marrant. *Six months ago. Six, sax, sex*. Très marrant, Bruno. Va te faire fiche, Bruno.

Je ne vais quand même pas lui dire que son âge mental ne lui permet pas de comprendre que cet innocent jeu de mots révèle tout un système d'idées assez profond (Léonard Feather avait été tout à fait de mon avis quand je lui en avais parlé à

New York) et que le para-érotisme du jazz a évolué depuis le temps du *washboard*... C'est toujours la même chose, me voilà heureux de nouveau de pouvoir penser que les critiques sont beaucoup plus nécessaires que je ne suis moi-même porté à le croire (en privé) ; les créateurs, eux, depuis l'inventeur de la musique jusqu'à Johnny, sont bien incapables de tirer les conséquences dialectiques de leur œuvre, de postuler les raisons et la transcendance de ce qu'ils écrivent ou improvisent. Il faudrait que je m'en souviene dans les moments de dépression, quand je trouve pitoyable de n'être qu'un critique. *Et le nom de l'étoile est Absinthe*, est en train de dire Johnny, et soudain j'entends son autre voix, sa voix quand il est... comment dire cela, comment décrire Johnny quand il est de l'autre côté, seul à nouveau, parti ? Inquiet, je descends du parapet et je le regarde. Le nom de l'étoile est bien Absinthe, il n'y a rien à y faire.

– Le nom de l'étoile est Absinthe, dit Johnny en s'adressant à ses deux mains. Et leurs corps seront jetés sur la place de la grande ville. Il y a de cela six mois.

Bien que personne ne le voie, bien que personne ne l'entende, je hausse les épaules, pour les étoiles. (Le nom de l'étoile est Absinthe.) Nous y voilà. C'est toujours la même chanson. « Ça, je suis en train de le jouer demain. » Le nom de l'étoile est Absinthe et leurs corps seront jetés sur la place, il y a de cela six mois. Sur la place de la grande ville. Parti, loin. Et moi vexé

comme un cochon parce qu'il n'a rien voulu me dire de plus sur mon essai. Au fond, je ne suis pas arrivé à savoir ce qu'il pense du livre, de ce livre que des milliers de *fans* sont en train de lire en deux langues (bientôt en trois – on annonce la traduction espagnole).

– C'était une très jolie robe, dit Johnny. Tu ne peux pas savoir comme elle lui allait bien ; si tu veux je t'expliquerai ça devant un whisky, si toutefois tu as de l'argent. Dédée ne m'a laissé que trois cents francs.

Il rit moqueusement en regardant la Seine. Comme s'il n'avait pas les moyens de se procurer alcool et marijuana s'il voulait. Il se met à m'expliquer que Dédée est très bonne (mais sur mon livre, motus) et qu'elle fait tout ça pour son bien. Enfin, heureusement qu'il y a le camarade Bruno (qui a écrit un livre mais je t'en fiche) ; le mieux serait d'aller s'asseoir à un café du quartier arabe où l'on vous laisse tranquille pour peu qu'on voie que vous appartenez à l'étoile Absinthe. Il est deux heures du matin, heure à laquelle ma femme a coutume de s'éveiller et d'aiguiser tout ce qu'elle me dira entre le café au lait et les tartines. C'est toujours comme ça avec Johnny, on finit toujours devant un horrible cognac bon marché, et même on remet ça et on commence à se sentir heureux. Mais du livre, toujours rien, il n'est question que du poudrier en forme de cygne, de l'étoile, de lambeaux de choses qui passent dans des

lambeaux de phrases, des lambeaux de regards, de sourires, dans des gouttes de salive tombant sur la table ou coulant le long du verre (du verre de Johnny, bien entendu). Oui, il y a des moments où je voudrais qu'il fût déjà mort. Je suppose que beaucoup de gens penseraient comme moi, en pareil cas. Mais comment se résigner à ce que Johnny meure en emportant ce qu'il ne veut pas me dire ce soir et qu'il continue jusque dans la mort sa poursuite, son absence (je ne sais vraiment plus, moi, comment parler de tout cela, même si cela me vaut la paix, et cette autorité que donnent les thèses incontestées et les enterrements bien ordonnés).

De temps en temps, Johnny s'arrête de tambouriner sur la table, il me regarde, fait un geste incompréhensible et recommence à tambouriner. Le patron du café nous connaît depuis l'époque où nous venions avec un guitariste arabe. Cela fait un bon moment déjà que Ben Aïfa voudrait aller se coucher, il ne reste plus que nous dans le café crasseux qui sent le gâteau à l'huile et le piment rouge. Moi aussi je tombe de sommeil mais la colère me soutient, une rage sourde qui ne s'adresse pas spécialement à Johnny et qui ressemble plutôt à l'envie qu'on peut avoir d'une douche après avoir fait l'amour tout un après-midi... Johnny tambourine obstinément sur la table et fredonne parfois, sans jamais me regarder. Il se peut qu'il ne refasse plus jamais allusion à mon livre. Les choses l'emportent

de-ci de-là, demain ce sera une femme, une autre histoire, un voyage. Le plus prudent sans doute serait de lui reprendre en douce l'édition anglaise ; en parler à Dédée, lui demander ce service en échange de tant d'autres. C'est absurde cette inquiétude, cette demi-colère, il ne fallait pas s'attendre à de l'enthousiasme de la part de Johnny. En réalité, je n'avais jamais pensé qu'il pût lire mon livre. Je sais très bien que ma biographie ne dit pas la vérité sur Johnny (elle ne ment pas, non plus) et qu'elle se limite à la musique de Johnny. Je n'ai pas voulu, par discrétion, par bonté, montrer dans toute sa nudité son incurable schizophrénie, les coulisses sordides de la drogue, toutes les promiscuités de cette vie lamentable. Je me suis imposé de ne montrer que les lignes essentielles en mettant l'accent sur ce qui compte véritablement : l'art incomparable de Johnny. Que pouvais-je dire de plus ? Mais c'est peut-être justement à ce tournant qu'il m'attend, à l'affût comme toujours ramassé sur lui-même, prêt à faire un de ces bonds qui risquent toujours de blesser l'un de nous.

Honnêtement, que m'importe sa vie ? La seule chose qui m'inquiète c'est qu'en se laissant mener par ce genre d'existence que je ne peux pas suivre (disons que je ne veux pas suivre), il ne finisse par contredire les conclusions de mon livre, par laisser entendre une ou deux fois que sa musique n'est pas ce que je dis.

– Dis donc, tu m'as dit tout à l'heure qu'il manquait des choses dans mon livre.

(Attention, c'est le moment.)

– Qu'il manquait des choses, Bruno ? Ah oui, je t'ai dit qu'il manquait des choses. Écoute, ce n'est pas seulement la robe rouge de Lan... C'est... Est-ce que ce sont réellement des urnes, Bruno ? Je les ai revues hier soir, un champ immense, mais elles n'étaient plus enterrées. Certaines portaient des inscriptions, des dessins, on y voyait des géants avec des casques qui tenaient dans leurs mains d'énormes massues comme au cinéma. C'est terrible de marcher parmi ces urnes et de savoir qu'il n'y a personne d'autre que moi, que je suis seul à chercher dans ce champ. Mais ne t'en fais pas, Bruno, ça ne fait rien que tu aies oublié de mettre tout ça dans le livre, seulement – et il lève un doigt qui ne tremble pas – tu as quand même oublié autre chose : moi.

– Johnny, tu exagères.

– Parfaitement, Bruno, moi. Mais ce n'est pas ta faute si tu n'as pas su écrire ce que, moi non plus, je ne suis pas capable de jouer. Quand tu dis, par exemple, que ma véritable biographie est dans mes disques, je sais que tu en es persuadé, et puis ça sonne bien, mais ce n'est pas vrai. Seulement, comme je ne suis pas arrivé moi-même à jouer comme j'aurais dû, à jouer ce

que je suis vraiment... tu vois bien, Bruno, je ne pouvais pas demander des miracles. Il fait chaud ici dedans, partons.

Je le suis dans la rue et nous faisons quelques mètres jusqu'à ce qu'un chat blanc nous interpelle. Alors Johnny s'arrête et se penche pour le caresser, un long moment. Bon, ça suffit pour cette fois. Place Saint-Michel je trouverai un taxi pour le ramener à son hôtel et rentrer chez moi. Ce n'était pas si terrible que ça, après tout. J'ai eu peur un moment que Johnny n'eût élaboré une espèce d'antithèse de mon livre et qu'il n'en essayât les effets sur moi avant de le claironner un peu partout. Pauvre Johnny en train de caresser un chat blanc ! Au fond la seule chose qu'il ait dite, c'est que personne ne sait rien de personne, ce qui n'est pas une nouveauté. Toute biographie le sous-entend au départ et ça n'empêche pas d'aller de l'avant. Allons, Johnny, rentrons, il se fait tard.

– Ne crois pas que ce soit tout, dit-il en se redressant brusquement comme s'il savait ce que je pense. Il y a Dieu, mon vieux. Et alors, là, je peux dire que tu n'y as rien compris.

– Allons, Johnny, rentrons, il est tard.

– Il y a peut-être dans ton livre ce que toi et ceux qui te ressemblent appellent Dieu. Le tube dentifrice du matin, ils appellent ça Dieu. Le seau à ordures, ils appellent ça Dieu. La peur de crever, ils appellent ça Dieu. Tu n'as pas honte de m'avoir mêlé à cette saloperie ? Tu as écrit que mon enfance, ma

famille et je ne sais quelles hérédités ancestrales... Un tas d'œufs pourris et toi perché là-dessus, caquetant, enchanté de ta trouvaille. Je n'en veux pas de ton Dieu, ça n'a jamais été le mien.

– La seule chose que j'ai dite c'est que la musique nègre...

– Je n'en veux pas de ton Dieu, répète Johnny. Pourquoi me l'as-tu imposé dans ton livre ? Je ne sais pas, moi, s'il y a un Dieu, je joue ma musique, je fais mon Dieu à moi, je n'ai pas besoin de tes inventions, laisse ça à Mahalia Jackson et au pape ; tu vas enlever ce passage de ton livre, et tout de suite.

– Si tu y tiens absolument, dis-je pour dire quelque chose. Dans la deuxième édition...

– Je suis aussi seul que ce chat, et beaucoup plus seul encore parce que je le sais et lui pas. Salaud, il me plante ses griffes dans la main. Bruno, le jazz c'est pas uniquement de la musique, et moi je suis pas uniquement Johnny Carter.

– C'est justement ce que j'ai voulu dire quand j'ai écrit que parfois tu jouais comme...

– Comme s'il me pleuvait dans le cul..., dit Johnny et c'est la première fois de la soirée que je le sens furieux. On ne peut rien dire, tu le traduis immédiatement dans ton sale langage. Si tu vois des anges quand je joue c'est pas ma faute. Et si les autres restent bouche bée et disent que j'atteins la perfection, c'est pas ma faute non plus. Et c'est ça le pire, Bruno ; c'est

surtout ça que tu as oublié de dire dans ton livre, que je ne vaudrais rien ; ce que je joue et ce que les gens applaudissent, ça ne vaut rien, absolument rien.

Étrange modestie, en vérité, à cette heure de la nuit. Ce Johnny...

– Comment t'expliquer ? hurle Johnny en me prenant par les épaules et en me secouant de droite à gauche. (La paix ! crie-t-on d'une fenêtre.) Ce n'est pas une question de musique plus ou moins musique. C'est autre chose... c'est, par exemple, la différence qu'il y a entre Bee morte et Bee vivante. La musique que je joue c'est Bee morte, tandis que ce que je voudrais, ce que je voudrais... C'est pour cela parfois que je piétine mon saxo, et les gens croient que j'ai trop bu. C'est vrai que ça ne m'arrive que quand je suis soûl, parce qu'après tout, un saxo, ça coûte cher.

– Allons prendre un taxi. Je te ramènerai à ton hôtel.

– T'es trop aimable, Bruno, ricane Johnny. Le camarade Bruno note sur son carnet tout ce qu'on lui dit, sauf les choses importantes. Je n'aurais jamais cru que tu puisses te tromper à ce point. Il a fallu qu'Art me passe ton livre. Au début j'ai cru que tu parlais de quelqu'un d'autre, de Ronnie ou de Marcel, mais après, Johnny par-ci, Johnny par-là, c'était bien de moi qu'il s'agissait. Et je me demandais : « Mais c'est moi, ça ? » et que je te promène à Baltimore, que je te parle du *Birdland* et

de mon style qui... Tu sais, ajoute-t-il avec froideur, je me rends parfaitement compte que tu as écrit ce livre pour le public, faut pas croire. Il est très bien, ton livre, et tout ce que tu dis sur ma façon de jouer et de sentir le jazz me paraît absolument O.K. À quoi bon continuer de discuter ? Une épluchure dans la Seine, ton livre, cette paille qui flotte au bord du quai. Et moi cette autre paille, et toi cette bouteille qui passe en tanguant. Bruno, je mourrai sans avoir trouvé... sans...

Je passe mon bras sous le sien, je l'appuie au parapet. Il sombre dans son délire habituel, il murmure des bouts de mots, il bave.

– Sans avoir trouvé, répète-t-il, sans avoir trouvé...

– Que voulais-tu trouver, vieux frère ? lui dis-je. Il ne faut pas demander l'impossible. Ce que tu as trouvé à toi seul suffirait...

– Te suffirait à toi, oui je sais, dit Johnny avec rancune. Et aussi à Dédée, à Art, à Lan... Tu ne peux pas savoir... Et pourtant, parfois, la porte bouge... Regarde les deux pailles, elles se sont rejointes, c'est joli, hein ? La porte bouge. Le temps... Je t'ai déjà dit, je crois, que cette histoire du temps... Bruno, toute ma vie, j'ai cherché dans ma musique à ouvrir cette porte. De presque rien, d'un millimètre. Je me rappelle, une nuit, à New York... Une robe rouge. Oui, rouge, et elle lui allait merveilleusement. Bon, une nuit, on était avec Miles et Hal... Ça faisait

plus d'une heure, je crois, qu'on jouait la même chose, tous les trois seuls et si heureux... Miles, à un moment, s'est mis à jouer quelque chose de tellement beau que j'ai failli tomber à la renverse et alors j'ai démarré, les yeux fermés, je volais. Je te jure, Bruno, que je volais. Je m'entendais comme si quelqu'un d'autre était debout près de moi, en moi-même, mais infiniment loin... Pas exactement quelqu'un d'autre... Vise la bouteille comme elle tanguait, c'est pas croyable... Ce n'était pas quelqu'un d'autre, je cherche une comparaison... C'était la certitude, la rencontre, comme dans certains rêves, tu vois ce que je veux dire ? Quand il n'y a plus de problèmes, que Lan ou les autres filles t'attendent avec un poulet rôti, que tu n'attrapes aucun feu rouge en voiture, que tout roule doux comme une boule de billard. Ce qui était à côté de moi c'était comme moi-même, mais ça ne tenait pas de place, ça n'était pas à New York et surtout pas dans le temps, surtout pas obligé, après... il n'y avait pas d'après... Pendant un moment il n'y a eu que toujours. Et je ne savais pas, moi, que c'était un mensonge, que ça arrivait parce que j'étais perdu dans la musique et que dès que je m'arrêteraï – il fallait bien, tout de même, laisser le pauvre Hal se passer l'envie de jouer du piano – je tomberais tête première au fond de moi...

Il pleure doucement et se frotte les yeux avec ses mains sales. Je ne sais plus que faire, il est si tard, l'humidité monte du

fleuve, nous allons prendre froid tous les deux.

– J'ai l'impression d'avoir voulu nager dans un bassin vide, murmure Johnny. D'avoir voulu prendre la robe rouge de Lan mais sans Lan. Et Bee est morte, Bruno. Je crois que tu as raison, que ton livre est très bien.

– Allons, Johnny, je ne vais pas me vexer parce que tu l'as trouvé mauvais.

– C'est pas ça, il est bien, ton livre... il est bien parce qu'il n'y a pas d'urnes. Il est comme ce que joue Satchmo, si pur, si propre. Tu ne trouves pas que ce que joue Satchmo c'est comme un anniversaire ou une bonne action ? Et nous... Je te dis que j'ai voulu nager dans un bassin vide. J'ai cru, faut être idiot, j'te jure, j'ai cru qu'un jour je trouverais autre chose. Je n'étais pas satisfait, je pensais que les bonnes choses, la robe rouge de Lan, par exemple, et même Bee, c'était un peu comme des pièges à rats. Je ne sais pas comment t'expliquer... De bons appâts pour qu'on se tienne tranquille, tu sais, pour qu'on dise que tout va très bien. Bruno, je croyais que Lan et le jazz, c'était comme les réclames d'une revue, des choses agréables pour te faire patienter, comme Paris, ta femme et ton travail pour toi. Moi, j'avais mon saxo... et mon sexe comme dit ton livre. Tout pour être heureux, quoi. Des pièges, mon vieux... parce que c'est pas possible qu'il y ait pas autre chose,

c'est pas possible qu'on soit à la fois si près de la porte et si définitivement de l'autre côté...

– Ce qui compte, c'est de donner sa pleine mesure, dis-je en me trouvant parfaitement idiot.

– Et de gagner chaque année le référendum de *Down Beat*, bien entendu, répond Johnny. Bien entendu. Bien entendu. Bien entendu. Bien entendu.

Je le pousse peu à peu vers la place. Heureusement, il y a encore un taxi.

– C'est surtout ton bon Dieu que j'ai sur l'estomac, murmure Johnny. Viens pas me faire braire avec ça, je le permettrai pas. Et s'il est vraiment de l'autre côté de la porte, je m'en fous. On n'a aucun mérite à passer de l'autre côté de la porte si c'est lui qui t'ouvre. Ah ! si on pouvait l'enfoncer à coups de pied, cette porte, ça oui, ce serait quelque chose. Démolir la porte à coups de pied, éjaculer contre la porte, pisser un jour entier contre la porte. Ce soir-là, à New York, j'ai cru que je l'avais ouverte avec ma musique, mais il a bien fallu m'arrêter, alors le salaud me l'a refermée au nez, tout ça parce que j'ai jamais prié pour lui et que je prierai jamais. Je veux rien savoir, moi, de ce portier en livrée, de ce groom qui ouvre les portes si on lui glisse un pourboire, de ce...

Pauvre Johnny, après il se plaint que je ne veuille pas répéter ces choses dans un livre. Grand Dieu, trois heures du matin.

Tica était repartie à New York. Johnny était reparti à New York (sans Dédée, installée chez Louis Perron qui promet comme tromboniste). Baby Lennox était repartie à New York. La saison n'était pas fameuse à Paris et je regrettais mes amis. Mon livre sur Johnny se vendait très bien dans tous les pays et Sammy Pretzal parlait d'une possible adaptation pour Hollywood, proposition assez plaisante si l'on pense au cours du dollar. Ma femme était toujours fâchée à cause de mon histoire avec Baby Lennox, rien de bien grave cependant, Baby est si carrément putain qu'une femme intelligente devrait comprendre que ces choses-là ne compromettent pas l'équilibre conjugal, d'autant que Baby était repartie à New York. Avec Johnny. Elle s'était payé le luxe de repartir sur le même bateau que Johnny. Et elle devait être en train de fumer de la marijuana avec Johnny, pauvre fille, aussi perdue que lui. Et *Amorous* sortait à Paris juste au moment où l'on préparait une deuxième édition de mon livre et où l'on parlait de le traduire en allemand. J'ai beaucoup pensé à de possibles modifications pour cette deuxième édition. Mon honnêteté (aussi grande que ma profession me le permet) me poussait à me demander s'il n'aurait pas fallu montrer sous un autre jour la personnalité de Johnny. Nous en avons discuté plusieurs fois, Delaunay, Hodeir et moi ; ils ne savaient vraiment pas que me conseiller, ils trouvaient mon livre remarquable, par ailleurs il plaisait au

public tel qu'il était. Il m'a semblé qu'ils craignaient tous les deux une contamination littéraire, que je ne finisse par introduire dans mon œuvre des nuances qui n'avaient rien à voir avec la musique de Johnny, telle du moins que nous la comprenions eux et moi. Il m'a finalement paru que l'opinion de spécialistes (et la mienne, bien entendu, il serait sot de le nier ici) justifiait ma décision de laisser inchangée la deuxième édition. Les revues de jazz nord-américaines (quatre reportages sur Johnny, nouvelle tentative de suicide, à la teinture d'iode cette fois, sonde et trois semaines d'hôpital, puis concert à Baltimore comme si de rien n'était) que j'avais lues attentivement avaient suffi à me tranquilliser, malgré la peine que me firent ces nouvelles rechutes lamentables. Johnny n'avait pas fait la moindre allusion compromettante à mon livre. Exemple (relevé dans le *Stomping Around*), Teddy Rogers interviewant Johnny : « Tu as lu ce que Bruno V... a écrit sur toi ? – Oui. C'est très bien. – Rien à dire sur ce livre ? – Non, si ce n'est qu'il est très bien. Et que Bruno est un grand type. » Restait à savoir ce que pourrait dire Johnny une fois ivre ou drogué, mais jusqu'à présent du moins, il n'avait opposé aucun démenti à mon œuvre. Je décidai de ne pas modifier la deuxième édition et d'y laisser Johnny tel qu'il était au fond : un pauvre diable, d'intelligence à peine moyenne, possédant comme tant de musiciens, tant de joueurs d'échecs et tant de poètes, le don de créer des choses

admirables sans avoir la moindre conscience des dimensions de son œuvre (au plus, l'orgueil du boxeur qui se sait fort). Je n'allais pas me créer des complications avec un public qui aime beaucoup le jazz et fort peu les analyses musicales ou psychologiques, qui ne recherche rien d'autre que la satisfaction du moment, nette et bien profilée, les mains qui battent la mesure, les visages qui se détendent béatement, la musique qui se promène sur la peau, qui s'incorpore au sang, à la respiration, mais après ça, adieu, surtout pas se casser la tête.

Les télégrammes arrivèrent les premiers (un pour Delaunay, un pour moi, et les journaux du soir en firent état avec des commentaires idiots). Vingt jours après, je reçus une lettre de Baby Lennox qui ne m'avait pas oublié. « On l'a traité comme un prince à Bellevue et je suis allée le chercher à sa sortie. Mike Russolo qui était en tournée en Norvège nous avait laissé son appartement. Johnny allait très bien ; il ne voulait pas jouer en public mais il avait accepté d'enregistrer quelques disques avec les gars du Club 28. Au fond, je peux bien te le dire à toi, Johnny était très faible (après notre aventure à Paris, je m'imaginais ce que Baby veut dire par là) et la nuit il respirait et se plaignait d'une telle façon que j'avais peur. La seule chose qui me console – ajoutait Baby de façon charmante – c'est qu'il est mort content et sans s'en rendre compte. Il était en train de regarder la télévision et soudain il est tombé de sa chaise. On

m'a dit que cela avait été instantané. » D'où il fallait conclure que Baby n'était pas avec lui à ce moment-là. Nous apprîmes par la suite qu'en effet Johnny vivait alors chez Tica et que depuis cinq jours il était préoccupé et abattu, qu'il parlait d'abandonner le jazz et de se retirer à la campagne près de Mexico (ils finissent tous par vouloir se retirer à la campagne, ça manque d'originalité). Tica le soignait et faisait son possible pour le calmer et l'obliger à penser au futur (c'est du moins ce que m'écrivit Tica ; comme si Johnny ou elle avait jamais eu la moindre idée de ce que peut être le futur). Au beau milieu d'un spectacle de télévision qui l'amusait beaucoup, il s'est mis à tousser, s'est brusquement plié en deux, etc. Je ne suis pas aussi sûr qu'elles qu'il soit mort sur le coup. C'est ce qu'a déclaré Tica à la police pour pouvoir se tirer de l'invraisemblable pétrin où l'avait mise la mort de Johnny chez elle, la marijuana qu'on avait retrouvée et les résultats fort peu convaincants de l'autopsie. (On imagine facilement tout ce qu'un médecin avait pu trouver dans les poumons et dans le foie de Johnny.) « Tu ne peux pas savoir comme sa mort m'a bouleversée (bien que je pourrais te raconter pas mal de choses à ce propos – ajoutait gentiment cette chère Baby) mais dès que j'aurai plus de courage, je t'écirai tout ce qu'il faut que tu saches, toi qui étais son meilleur ami. » Suivait toute une page d'injures sur Tica, qui, à en croire Baby, serait non seulement

coupable de la mort de Johnny mais de l'attaque de Pearl Harbor. Cette pauvre Baby terminait par : « Tant que j'y pense, un jour à Bellevue, il voulait absolument te voir, il confondait un peu les choses et il croyait que tu étais à New York et que tu ne voulais pas aller le voir, il parlait toujours de champs pleins de je ne sais quoi, et puis après il t'appelait et finissait par t'injurier, le pauvre. Tu sais ce que c'est quand on a la fièvre. Tica a dit à John Carey que les derniers mots de Johnny avaient été quelque chose comme : "Oh, fais-moi un masque." Mais tu imagines que dans un pareil moment... » (tu parles si je m'imagines). « Il était devenu très gros, ajoutait Baby à la fin de sa lettre, et il avait du mal à marcher, il haletait. » Il fallait bien s'attendre à de pareils détails de la part d'une personne aussi délicate que Baby Lennox.

Tout cela survint juste au moment où la deuxième édition de mon livre sortait. J'eus heureusement le temps d'y inclure une note nécrologique rédigée à la hâte et une photo de l'enterrement où l'on voyait une foule de personnalités du jazz. Ma biographie était, de ce fait, plus... complète, dirons-nous. Il paraîtra peut-être cruel que je dise cela mais je me place naturellement sur un plan purement esthétique. On m'a encore parlé d'une autre traduction, en norvégien ou en suédois, je crois. Ma femme est ravie de cette nouvelle.

Julio Cortazar

L'homme à l'affût. À la mémoire de Charlie Parker

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Laure Bataillon

Un écrivain accompagne la lente déchéance d'un saxophoniste de génie, détruit par l'alcool et la drogue, Johnny Carter.

Des studios d'enregistrement de Baltimore avec Miles Davis au Saint-Germain-des-Prés des années 50, des hôtels miteux aux nuits dans les clubs de jazz, des délires paranoïaques aux fulgurances créatrices...

Julio Cortázar nous offre un texte bouleversant en hommage à un des plus grands musiciens de jazz, Charlie Parker.

Cette nouvelle est extraite du recueil *Les armes secrètes* (Folio n° 448).

Cette édition électronique du livre *L'homme à l'affût. À la mémoire de Charlie Parker* de Julio Cortazar a été réalisée le 28 février 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070423149 - Numéro d'édition : 310573).

Code Sodis : U32824 - ISBN : 9782072898105 - Numéro d'édition : 367550

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.